

LE NOUVEAU MONDE  
INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE

ou

INVENTION DU PROCÉDÉ D'INDUSTRIE ATTRAYANTE  
ET NATURELLE DISTRIBUÉE EN SÉRIES PASSIONNÉES

Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.  
Évangile.

Ce ne sont pas là des hommes, il y a quelque  
bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer  
la cause.

J.-J. Rousseau.

## NÉOLOGIES OBLIGÉES POUR INDIQUER DES DISPOSITIONS INCONNUES

PHALANSTÈRE	Édifice qu'habite une phalange agricole.
SÉRISTÈRE	Nom des salles et pièces contiguës servant aux séances d'une Série passionnée.
SÉRIARE	Ce qui est relatif aux Séries passionnées.
<i>Garantisme 6.</i> }	Noms des trois périodes sociales qui succèdent à la
<i>Sociantisme 7.</i> }	cinquième, dite <i>civilisation</i>
<i>Harmonisme 8.</i> }	
<i>Harmonien</i>	Mot déjà employé.
SIMPLISME	<i>Simpliste</i> , ce qui tient au mouvement simple.
<i>Passionnel</i>	Ce qui tient au mécanisme des passions.
	Le mot <i>passionné</i> désignerait l'effet et non la
	cause.
GASTROSOPHIE	La gastronomie appliquée à l'attraction industrielle et à l'hygiène.
<i>Cabaliste</i> }	Noms des trois passions jugées vicieuses qui font
<i>Papillonne</i> }	mouvoir une Série passionnée.
<i>Composite</i> }	
UNITÉISME	Passion de l'unité, inconnue des civilisés.
⌘ et X	Signes de pivot et contre-pivot de Série.
Y et Λ	— de pivot direct et inverse.
K et X	— d'ambigu direct et inverse.

Ces trois signes sont nécessaires dans les tableaux d'une Série passionnée ; les chiffres n'y suppléeraient pas ; ils ont d'autres emplois, décrits pp. **102-103**.

## RÉSULTATS DE L'INVENTION

Moyen de quadrupler subitement le produit effectif, et de vingtplier le relatif, la somme de jouissances ;  
D'opérer l'affranchissement des nègres et esclaves, convenu de plein gré avec les maîtres ;  
L'accession générale des sauvages à l'agriculture, et des barbares aux mœurs policées ;  
L'établissement universel des unités de relations, en langage, monnaies, mesures, typographie, etc.

### PLAN RÉDUIT

	<i>Préface.</i>	Indices d'égarement. Monde à rebours.
PRINCIPES	1 <sup>re</sup> section.	Attraction passionnée.
	2 <sup>e</sup> section.	Canton d'essai.
	3 <sup>e</sup> section.	Éducation harmonienne.
APPLICATION	4 <sup>e</sup> section.	Mécanisme d'attraction.
	5 <sup>e</sup> section.	Équilibre des passions.
	6 <sup>e</sup> section.	Analyse de la civilisation.
CONTRE-PREUVE	7 <sup>e</sup> section.	Synthèse du mouvement.
	Postface.	Duperie du monde savant. Cataracte intellectuelle.

## AVANT-PROPOS

### ENTRAVES OPPOSÉES AUX INVENTEURS

Un moyen de quadrupler subitement le produit de l'industrie ; de déterminer tous les maîtres à l'affranchissement conventionnel des nègres et esclaves ; de policer sans délai tous les barbares et sauvages (dont la philosophie ne s'est jamais occupée) ; d'établir spontanément toutes les unités en langage, mesures, monnaies, typographie, etc. !!! c'est quelque charlatanerie, diront les beaux esprits.

L'auteur a dû prévoir cette défiance qu'excitent les promesses gigantesques ; il ne s'exposerait pas ainsi au soupçon de jonglerie, s'il n'était appuyé de preuves plus que suffisantes. Les charlatans scientifiques ont soin de ne pas heurter l'opinion ; ils prennent des formes patelines, insinuantes ; ils évitent les annonces invraisemblables : mais celui qui publie une découverte réelle, ne serait qu'un charlatan s'il ne contredisait personne ; il n'apporterait rien de neuf : Colomb, Galilée, Copernic, Newton, Harvey, Linné furent obligés de heurter de front leur siècle, démentir les opinions les plus enracinées.

Cependant les formes académiques s'opposent à ce qu'on donne un démenti aux sciences en crédit ; la règle est de distribuer de l'encens à tout le monde, si l'on veut se glisser dans les rangs des sophistes privilégiés. Le rôle d'un inventeur est tout différent ; il n'est pas prétendant à l'académie, ni obligé d'en prendre le ton ; il ne peut pas encenser des préjugés qu'il vient dissiper. Vouloir qu'un inventeur ne s'écarte pas des idées reçues, c'est comme si on exigeait qu'un naturaliste, au retour d'un voyage d'exploration, ne présentât aucune plante nouvelle. Ceux qui nous ont rapporté d'Amérique le quina, le tabac, la pomme de terre, le cacao, la vanille, l'indigo, la vigne, la cochenille, ne nous ont-ils pas mieux servis que s'ils n'eussent rapporté que des espèces déjà connues ? Un moderne a dit avec

raison : « *Le dernier des torts qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles.* » (Thomas, *Éloge de Descartes.*)

Tel est mon tort, c'est de dévoiler beaucoup de sciences neuves et éminemment utiles ; les nouveautés les plus précieuses ont été repoussées à leur apparition ; la pomme de terre et le café ont été proscrits par des arrêts du parlement ; la vaccine, le mécanisme à vapeur, ont été de même difamés dans leur début. C'est un travers inhérent à l'esprit civilisé que de contrecarrer les découvertes, en insulter les auteurs. L'amour-propre des diverses classes trouve son compte à ce vandalisme ; les philosophes inclinent à étouffer une invention qui compromet leurs systèmes ; les badauds se croient de beaux esprits, en raillant, comme au siècle de Colomb, une théorie avant qu'elle ne soit éprouvée : de là vient que tout le monde s'accorde à repousser les inventions, et même les nouveautés en demi-faveur. Sévigné était applaudie quand elle disait : « *On se lassera du café comme des tragédies de Racine.* »

Pour motiver la défiance, la persécution contre les inventeurs, on objecte qu'il y a beaucoup de charlatans : c'est la faute du monde savant, qui n'a établi aucun jury d'examen, et qui s'est organisé de manière à ne favoriser que l'intrigue. Citez un charlatan qui ait été repoussé, citez un inventeur qui ne l'ait pas été. Les académies, pour s'excuser, rejettent la faute sur les siècles peu éclairés ; le nôtre, qui se dit pourvu de lumières, n'a-t-il pas éconduit FULTON et LEBON, inventeurs du bateau à vapeur et de l'éclairage au gaz ? On peut voir à la Postface un article où les savants français se trahissent et se dénoncent eux-mêmes, en croyant s'excuser de ce vandalisme qu'on affecte de condamner pour mieux l'exercer, contre les hommes non protégés, dont la théorie froisse quelque amour-propre.

Renvoyons cette discussion : il est plus pressant de faire connaître au lecteur le sujet dont on va l'occuper, l'échelle des sociétés supérieures à la civilisation, et dont le mécanisme est enfin découvert. L'humanité, dans sa carrière sociale, a trente-six périodes à parcourir ; je donne ici un tableau des premières, qui suffira aux documents contenus dans ce volume :

## ÉCHELLE DU PREMIER ÂGE DU MONDE SOCIAL

Voyez, pour les trois autres âges, le chapitre LIV.

Périodes antérieures à l'industrie.	$\left\{ \begin{array}{l} \text{K. Bâtarde sans l'homme (414).} \\ \text{I. Primitive, dite Eden.} \\ \text{3. Sauvagerie ou inertie.} \end{array} \right.$	C. 1.
		C. 2.
		C. 3.
Industrie amoncelée mensongère répugnante	$\left\{ \begin{array}{l} \text{3. Patriarcat, petite industrie.} \\ \text{4. Barbarie, moyenne industrie.} \\ \text{5. Civilisation, grande industrie.} \end{array} \right.$	
Industrie sociétaire véridique,		6. Garantisme, demi-association.
attrayante.		7. Sociantisme, association simple. C. 4.
	8. Harmonisme, association composée. C. 5.	

*Nota.* Les lettres C indiquent les époques des créations passées et futures dont on parlera au chapitre LIV.

Je ne fais pas mention des périodes 9 et suivantes, parce que nous ne pouvons nous élever aujourd'hui qu'à la période 8, déjà infiniment heureuse en comparaison des quatre sociétés existantes. Elle s'étendra subitement et spontanément au genre humain tout entier, par la seule influence du bénéfice, du plaisir, et surtout de l'attraction industrielle, mécanisme bien ignoré de nos politiques et moralistes. On en sent de plus en plus le besoin, car on ne peut amener au travail agricole,

Ni les nègres de Saint-Domingue, malgré les amorces, concessions de libertés, avances de moyens ;

Ni les nègres du Brésil, malgré les essais d'un colon aussi judicieux que généreux ;

Ni les sauvages d'Amérique, malgré les tentatives de la secte Owen, qui s'était flattée de découvertes en régime d'industrie sociétaire et attrayante, et qui a échoué complètement : aucune horde, aucun propriétaire de nègres n'a voulu adopter son système tout opposé à la nature, et si peu lucratif que cette secte n'ose dire mot de ses bénéfices : ils sont donc bien médiocres ! et pourtant la vraie méthode sociétaire, *attrayante et naturelle*, donnerait dès la première année quadruple produit. Combien la secte Owen est loin d'atteindre ni à ce résultat, ni à l'attraction industrielle.

Pour créer cette attraction, il fallait découvrir le procédé nommé *Séries Passionnées*, exposé dans cet ouvrage. Il s'établit par degrés dans les périodes 6, 7, 8, du tableau précédent. La période 6 ne crée qu'une demi-attraction et ne séduirait pas encore les sauvages ; la 7<sup>e</sup> commencerait à les entraîner ; la 8<sup>e</sup> séduira en outre les riches oisifs. On pourra franchir les périodes 6 et 7, grâce à l'invention des *Séries Passionnées*, qui sont le mécanisme de 8<sup>e</sup> période.

La connaissance de l'échelle des destins sociaux va dissiper nos préjugés sur le bonheur. Nous avons sur ce sujet des notions si erronées, que la philosophie nous concède une trentaine de faux droits de l'homme, souveraineté et autres, dont on n'a aucun besoin, puis elle nous refuse les droits naturels, au nombre de sept :

1. Chasse ; 2. Pêche ; 3. Cueillette ; 4. Pâturage ;
  5. Ligue interne ; 6. Insouciance ; 7. Vol externe.
- ✕ MINIMUM GRADUÉ : K LIBERTÉS RÉELLES.

Ce n'est que dans la 8<sup>e</sup> période qu'on peut obtenir en plein ces libertés, ou des équivalents préférés. Le monde social va passer à cette 8<sup>e</sup> période, en franchissant les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> dont la découverte et le parcours auraient pu coûter bien des siècles encore, par influence de l'obscurantisme, vieille plaie intellectuelle que créa la docte antiquité, en nous dépeignant la nature comme impénétrable et voilée d'airain. Écoutons là-dessus Cicéron : « *Latent ista omnia, crassis occultata et circumfusa tenebris, ita ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ in cælum penetrare, in terram intrare possit.* » Voilà les visions de voile d'airain bien établies par la docte antiquité. Les modernes donnent dans un autre excès, dans les gasconnades sur leurs torrents de lumières d'où on ne voit naître qu'indigence, fourberie, oppression et cercle vicieux.

Quelques savants modestes, les Montesquieu, les Voltaire et autres cités, 64, ont voulu faire entendre des opinions plus raisonnables, déclarer que la politique sociale était au berceau, que la raison était égarée dans un labyrinthe, comme l'ont pensé tant d'hommes célèbres qui, depuis Socrate et Aristote jusqu'à Montaigne, ont dit : « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Ces opinions modérées ont dû échouer ; les excès ont prévalu, surtout chez les philosophes tous enorgueillis, comme Crébillon, qui pensait qu'après lui on ne pourrait trouver aucun sujet de tragédie. Ainsi les politiques, les métaphysiciens, les moralistes, les économistes, ont cru ou feint de croire qu'on ne pourrait inventer aucune société supérieure à la

civilisation et à la barbarie qui sont le terme de leurs étroites conceptions. Ils sont engouffrés dans des chimères de civilisation perfectible (réfutées en VI et VII sections) ; ils sont engoués d'un mesquin budget de 400 000 francs dans Paris ; je prouve à la Postface que chacun d'eux, dans l'état sociétaire, obtiendra de son travail au-delà de 400 000 francs de revenu.

Qu'ils cessent donc de s'alarmer de la découverte des destinées sociétaires ; mais la peur ne raisonne pas, les corporations aveuglées ne rétrogradent pas, on ne peut pas les convertir en masse ; peu importe : il suffira d'en désabuser une très petite minorité, la tenter par l'appât d'une immensité de gloire et de fortune assurée à tout écrivain distingué, qui osera le premier dénoncer les chimères dites politique, moralisme, économisme, vraie cataracte qui aveugle l'esprit humain ; ces sciences n'ont abouti qu'à détourner les nations des voies de progrès en échelle sociale. On verra, dans cet ouvrage, qu'un petit essai du régime naturel ou sociétaire appliqué à 1 800 personnes, couvrira de ridicule les sociétés civilisées et barbares, et prouvera qu'elles ne sont point la destinée de l'homme.

Alors finiront nos controverses parasites sur le bonheur, la sagesse, la vertu, la philanthropie : il sera prouvé que le vrai bonheur consiste à jouir d'une grande richesse et d'une variété infinie de plaisirs ; vérité que nos philosophes ont niée, parce que leur science ne peut donner ce genre de bonheur à personne, pas même aux sybarites, ni aux monarques. César, parvenu au trône du monde, n'y trouve que le vide, et s'écrie : *N'est-ce que cela !* Madame de Maintenon dit : « Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? » (secours bien faible s'il la conduit à mourir d'ennui !) elle ajoute : « Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leur journée ! tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose. » Horace l'avait dit en d'autres termes : *Post equitem sedet atra cura.* C'est donc en vain que les sybarites parisiens nous vantent leur talent de VIVRE SI BIEN ET SI VITE ; je prouverai, par un parallèle avec les plaisirs de l'harmonie sociétaire (période 8<sup>e</sup> du tableau précédent), que leur vie est bien mesquine, bien traînante, et que l'homme le moins riche, le moins favorisé dans l'état sociétaire, sera plus heureux que les sybarites parisiens, parce qu'il pourra donner cours à ses douze passions dont le développement combiné est le seul gage de parfait bonheur. On persuade aux civilisés qu'ils volent à la perfectibilité, quand ils sont accablés de calamités nouvelles et récentes,

dont 24 sont décrites au chapitre XLVIII ; entre autres le fléau des dettes publiques, toujours croissant, et qui, à la première guerre entre les Occidentaux, amènerait une banqueroute universelle suivie de révolutions.

Il est bien d'autres plaies inaperçues : tel est l'empêtement du commerce qui menace de tout envahir, et dont les gouvernements commencent enfin à s'alarmer ; la théorie sociétaire peut seule enseigner les moyens d'abattre ce Titan politique. (Voyez 6<sup>e</sup> section.)

Le vice de nos soi-disant régénérateurs est d'accuser tel ou tel abus, au lieu d'accuser la civilisation entière, qui n'est qu'un cercle vicieux d'abus dans toutes ses parties ; il faut sortir de cet abîme. J'en indique 32 issues.

Depuis 3 000 ans, la philosophie ne sait inventer aucune disposition neuve en politique industrielle et sociale ; ses innombrables systèmes ne reposent que sur la distribution par familles, réunion la plus petite et la plus ruineuse : quelle stérilité de génie !

Voici enfin des idées neuves, une théorie qui s'accommode aux vues des gouvernements, au lieu de les harceler par des visions philanthropiques, vrais masques d'agitateurs ; tout ministre goûtera une méthode qui, quadruplant le revenu effectif, permettra de doubler subitement les impôts, tout en dégrevant les administrés de moitié, en sens relatif. (*Ils ne paieront que double sur un produit quadruple.*)

Un effet plus brillant sera d'opérer sur le monde entier, sauvage, barbare, civilisé ; métamorphoser le tout par un essai borné à une lieue carrée et 1 800 personnes. Quel contraste avec la philosophie qui bouleverse des empires, de fond en comble, sans aucune garantie de bons résultats, ni d'accession des barbares et sauvages !

La pauvre civilisation fait des efforts gigantesques pour des riens ; envoi d'armées de terre et de mer pour délivrer peut-être un dixième de la Grèce ; révolutions et massacres pour essais sur l'émancipation des nègres ; tentatives infructueuses de secours à l'indigence ; tous ces travaux de pygmées vont finir : le genre humain va être affranchi et secouru TOUT ENTIER ; il se ralliera partout à l'industrie attrayante, dès qu'il saura, par essai sur un canton, les prodiges de richesse, de plaisirs et de vertus qu'on en recueille.

Là finiront les chimères et les fureurs de l'esprit de parti : chacun en voyant la vraie destinée de l'homme, *la mécanique des passions*, sera si confus des absurdités civilisées, qu'on opinera à les oublier au plus vite.

Obligé de démasquer ici des professions vicieuses, commerce et

autres, je ne blâme pas ceux qui en profitent : le tort est à la politique civilisée qui pousse les peuples au vice, en ne leur ouvrant d'autre voie de fortune que la pratique de la fourberie.

Il faudra de fréquentes redites pour dissiper certains préjugés, *les illusions*, « de tendre à la PERFECTIBILITÉ, dans cette civilisation où le mal fait dix pas en avant quand le bien en fait un » : de tendre à la richesse par l'industrie morcelée dont le faible produit, borné au quart de la sociétaire, est illusoire par le vice de population illimitée : de vouloir établir des mœurs avant d'avoir inventé le régime d'attraction industrielle, seul garant de bonnes mœurs et de juste répartition (334, 341).

On fait à Paris une tentative d'extinction de la mendicité, *tentative et non pas moyen réel* : le comité ignore qu'il faut opérer sur la campagne avant d'opérer sur la ville ; effectuer la réforme industrielle en agriculture, fabriques, commerce et ménage. Qu'on se dispense de recherches : dès ce moment on a l'option sur les moyens réels d'extirper et de plus prévenir cette lèpre, par avènement aux phases 2, 3, 4 du tableau.

Tant d'écrivains cherchent un sujet neuf : voici le plus fécond qui se soit jamais présenté. Je puis à peine en traiter la 20<sup>e</sup> partie (Voyez Analogie, 483) : la proie est ample pour les coopérateurs ; je dois y préluder par une Préface réfutant nos prétendues perfections sociales, qui ne sont que l'absence de toute sagesse, que le monde à rebours en politique et en industrie, que la folle prétention *d'aveugles qui conduisent des aveugles*. ÉVANGILE.

## PRÉFACE

### ARTICLE PREMIER

#### EXPOSÉ ET NOTIONS PRÉPARATOIRES

Il n'est pas de désir plus général que celui de doubler son revenu par un coup de fortune, comme un riche mariage, un héritage, une sinécure ; et si l'on trouvait le moyen d'élever le revenu de chacun, non pas au double, mais au quadruple, en valeur réelle, une telle découverte serait assurément la plus digne de l'attention générale.

Tel sera le fruit de la méthode sociétaire naturelle : en France, le produit annuel, estimé six milliards, s'élèvera à vingt-quatre, dès la première année de régime sociétaire ; même proportion pour les autres empires.

La richesse la plus colossale serait illusoire, si elle n'était soutenue d'un ordre distributif garantissant :

Répartition proportionnelle et participation de la classe pauvre à cet accroissement de produit ;

Équilibre de la population, dont le progrès illimité neutraliserait bientôt un quadruplement et même un décuplement de richesse effective.

Ces problèmes, écueil des sciences modernes, sont pleinement résolus par la découverte du mode sociétaire naturel, dont on va lire un traité abrégé.

Le titre de *Nouveau Monde industriel* m'a paru le plus exact pour désigner ce bel ordre sociétaire qui, entre autres propriétés, possède celle de créer l'attraction industrielle : on y verra nos oisifs, même les petites maîtresses, être sur pied dès les quatre heures du matin, en hiver comme en été, pour se livrer avec ardeur aux travaux utiles, au soin des jardins et basses-cours, aux fonctions du ménage, des fabriques et autres pour lesquelles le mécanisme civilisé inspire du dégoût à toute la classe riche.

Tous ces travaux deviendront attrayants par l'influence d'une distribution très inconnue, que je nommerai *Séries passionnées*, ou *Séries de*

*groupes contrastés* : c'est le mécanisme auquel tendent toutes les passions, le seul ordre conforme au vœu de la nature. Le sauvagement n'adoptera jamais l'industrie, tant qu'il ne la verra pas exercée en *Séries passionnées*.

Dans ce régime, la pratique de la vérité et de la justice deviennent voie de fortune ; et la plupart des vices dégradants selon nos mœurs, comme la gourmandise, deviennent voie d'émulation industrielle, de sorte que les raffinements gastronomiques y sont encouragés comme ressorts de sagesse ; un tel système est l'opposé du mécanisme civilisé qui conduit à la fortune par le mensonge et place la sagesse dans les austérités. D'après ce contraste, l'état civilisé où règnent le mensonge et l'industrie répugnante, sera surnommé *monde à rebours* ; et l'état sociétaire, monde à droit sens, fondé sur l'emploi de la vérité et de l'industrie attrayante.

C'est surtout pour les savants et artistes que le régime sociétaire sera *nouveau monde* et *monde à droit sens* ; ils y obtiendront tout à coup l'objet de leurs vœux les plus ardents, une immense fortune, vingtuple et centuple de ce qu'ils peuvent espérer dans l'état civilisé, vrai sentier de ronces pour eux ; ils y sont abreuvés de tous les dégoûts, soumis à toutes les servitudes.

Quant aux autres classes à qui j'annonce le quadruple revenu, elles vont d'abord me suspecter d'exagération ; mais la théorie sociétaire est si facile à comprendre, que chacun pourra en être juge, et apprécier au plus juste s'il est vrai que la méthode naturelle, décrite ici sous le nom de *Séries passionnées*, doit donner un produit quadruple de celui de notre industrie morcelée et subdivisée en autant d'exploitations qu'il y a de couples conjugaux.

Un préjugé a de tout temps empêché les recherches sur l'association ; on a dit : « Il est impossible de réunir en gestion domestique trois ou quatre ménages, sans que la discorde ne s'y manifeste au bout d'une semaine, surtout parmi les femmes : il est d'autant plus impossible d'associer trente ou quarante familles, et à plus forte raison trois ou quatre cents. »

C'est très faussement raisonné : car si Dieu veut l'économie et la mécanique, il n'a pu spéculer que sur l'association du plus grand nombre possible ; dès lors l'insuccès sur de petites réunions de trois et de trente familles était un augure de réussite sur le grand nombre, sauf à rechercher préalablement la théorie d'association naturelle ou méthode voulue par Dieu, et conforme au vœu de l'attraction, qui est l'interprète de Dieu en mécanique sociétaire. Il dirige l'univers matériel par attraction ; s'il employait un autre ressort pour la direction du monde social, il n'y aurait pas unité, mais duplicité d'action dans son système.

L'étude de l'attraction passionnée conduit directement à la découverte

du mécanisme sociétaire ; mais si l'on veut étudier l'association avant l'attraction, l'on court le risque de s'égarer pendant des siècles dans les fausses méthodes, de se rebuter et de croire à l'impossibilité ; c'est ce qui arrive aujourd'hui, où le problème de l'association, qu'on avait négligé pendant trois mille ans, commence enfin à fixer l'attention du monde savant.

Depuis quelques années on écrit sur le mot *Association* sans connaître la chose, sans même déterminer le but du lien sociétaire, les formes et méthodes qu'il doit adopter, les conditions qu'il doit remplir, les résultats qu'il doit donner. Ce sujet a été traité si confusément, qu'on n'a pas même songé à ouvrir un concours sur la marche à suivre dans une étude si neuve. Ce concours aurait conduit à reconnaître qu'on ne peut pas réussir par les moyens connus, et qu'il faut en chercher d'autres dans les sciences encore vierges et intactes, surtout dans celle de l'attraction passionnée, science manquée par Newton qui y touchait de près. Démontrons qu'elle est l'unique voie de succès en association.

Si les pauvres, la classe ouvrière, ne sont pas heureux dans l'état sociétaire, ils le troubleront par la malveillance, le vol, la rébellion ; un tel ordre manquera le but, qui est d'associer le passionnel ainsi que le matériel, de concilier les passions, les caractères, les goûts, les instincts et inégalités quelconques.

Mais si pour satisfaire la classe pauvre on lui assure un bien-être, l'avance d'un *minimum* copieux en subsistance, vêtement, etc., ce sera la pousser à la fainéantise ; on en voit la preuve en Angleterre où le secours annuel de deux cents millions aux indigents n'aboutit qu'à multiplier le nombre des mendiants.

Le remède à cette fainéantise et aux autres vices qui désorganiseraient l'association, est donc la recherche et la découverte d'un mécanisme d'attraction industrielle, transformant les travaux en plaisirs, et garantissant la persistance du peuple au travail, et le recouvrement du *minimum* qu'on lui aura avancé.

D'après ces considérations, si l'on eût voulu procéder méthodiquement en théorie sociétaire, il eût fallu avant tout mettre au concours l'étude de l'attraction passionnée, par analyse et synthèse, afin de découvrir si elle fournit des ressorts d'attraction industrielle. Telle devait être la marche régulière que n'ont pas entrevue ceux qui ont écrit vaguement et superficiellement sur l'association. S'ils eussent étudié l'attraction, ils auraient découvert la théorie des Séries passionnées, sans laquelle il est impossible

de fonder le mécanisme sociétaire, car on ne peut pas sans les Séries passionnées remplir les conditions primordiales, telles que

Attraction industrielle,  
Répartition proportionnelle,  
Équilibre de population.

Outre les écrits, on a fait des tentatives pratiques en association, des essais en Amérique et en Angleterre. Une secte dirigée par M. Owen prétend qu'elle fonde l'état sociétaire ; elle fait tout le contraire : elle travaille à décréditer l'idée d'association, par la fausseté de sa méthode contraire en tous sens à la nature ou attraction. Aussi la secte Oweniste n'a-t-elle séduit ni les sauvages ni les civilisés voisins : aucune horde, aucune province des États-Unis n'a voulu adopter ce régime monastique de communauté des biens, ce demi-athéisme ou absence de culte divin, et autres monstruosité que M. Owen décore du nom d'association. Il joue sur un mot en crédit ; il en fait un objet de spéculation en s'affublant de formes philanthropiques ; et l'apathie des corps savants sur ce grand problème, leur négligence de préciser les conditions à remplir et le but à atteindre, donnent beau jeu aux intrigants pour égarer l'opinion sur ce sujet.

Aucun des écrivains ou des entrepreneurs n'aborde le fond de la question, le problème d'associer en gestion agricole et domestique, non seulement les facultés pécuniaires et industrielles d'une masse de familles inégales en fortune, mais d'associer les passions, caractères, goûts, instincts ; de les développer dans chaque individu sans froisser la masse ; faire éclore dès le plus bas âge les vocations industrielles qui sont nombreuses chez l'enfant, placer chacun aux divers postes où la nature l'appelle, varier fréquemment les travaux et les soutenir de charmes suffisants pour faire naître l'attraction industrielle.

Au lieu d'envisager ainsi la tâche, on n'a fait qu'effleurer le sujet, donner, sur l'association, du bel esprit sans théorie ; il semble qu'on n'ait soulevé cette question que pour l'étouffer. Aussi le mot *Association* est-il profané, déconsidéré. Les uns le prennent pour masque d'intrigues électorales et menées d'agiotage ; d'autres y voient un ressort d'athéisme, parce que la secte Owen, par la suppression du culte divin, s'est attiré en Amérique le nom de secte d'athées. Tous ces incidents répandent sur la vraie association tant de défaveur que je n'ai pas cru convenable de placer dans le titre de mon abrégé ce mot *Association*, devenu vide de sens depuis qu'il sert de manteau à toutes les intrigues.

Plus on a abusé du mot, plus il importe de donner sur la chose des



notions préliminaires, et disposer le lecteur à concevoir que la vraie association, l'art d'appliquer à l'industrie toutes les passions, tous les caractères, goûts et instincts, étant un nouveau monde social et industriel, il doit s'attendre à trouver dans cette théorie des principes tout opposés à ses préjugés, qui lui dépeignent l'état civilisé comme voie de perfection et destinée de l'homme, quand il est évident que le peuple des pays les plus civilisés est aussi malheureux, aussi pauvre que les populations barbares de la Chine et de l'Indostan ; et que l'industrie morcelée ou ménage de famille n'est qu'un labyrinthe de misères, d'injustice et de fausseté.

Fixons d'abord l'attention sur le résultat le plus saillant du régime sociétaire, le quadruple produit. Une grande réunion n'emploierait dans diverses fonctions que le centième des agents et des machines qu'exige la complication de nos petits ménages. Au lieu de trois cents feux de cuisine et trois cents ménagères, on n'aurait que quatre ou cinq grands feux préparant des services de divers degrés, assortis à quatre ou cinq classes de fortune, car l'état sociétaire n'admet point d'égalité. Il suffirait d'une dizaine de personnes expertes, pour remplacer les trois cents femmes qu'emploie le régime civilisé dépourvu des nombreuses mécaniques dont on ferait usage dans une cuisine préparant pour dix-huit cents personnes (c'est le nombre le plus convenable). Cette réunion abonnerait chacun à des tables et services de divers prix, sans aucun assujettissement contraire aux libertés individuelles.

Le peuple, dans ce cas, dépenserait bien moins pour faire bonne chère, qu'aujourd'hui pour vivre pitoyablement. L'épargne de combustible serait immense, et assurerait la restauration des forêts et climatures, bien mieux que ne feront cent codes forestiers inexécutables.

Le travail de ménage serait tellement simplifié, que les sept huitièmes des femmes de ménage et des domestiques deviendraient disponibles et applicables aux fonctions productives.

Notre siècle prétend se distinguer par l'esprit d'association ; comment se fait-il qu'en agriculture il adopte la distribution par familles, qui est la moindre combinaison possible ? On ne peut pas imaginer de réunions plus petites, plus anti-économiques et plus anti-sociétaires que celles de nos villages, bornées à un couple conjugal, ou une famille de cinq ou six personnes ; villages construisant trois cents greniers, trois cents caves, placés et soignés au plus mal, quand il suffirait, en association, d'un seul grenier, d'une seule cave, bien placés, bien pourvus d'attirail, et n'occupant que le dixième des agents qu'exige la gestion morcelée ou régime de famille.

Parfois des agronomes ont inséré dans les journaux quelques articles

sur les énormes bénéfices que l'agriculture obtiendrait des grandes réunions sociétaires, si l'on pouvait concilier les passions de deux ou trois cents familles exploitant combinément, et effectuer l'association *en passionnel comme en matériel*.

Ils en sont restés sur ce sujet à des vœux stériles, à des doléances d'impossibilité qu'ils motivent sur l'inégalité des fortunes, les disparates de caractère, etc. Ces inégalités, loin d'être un obstacle, sont au contraire le ressort essentiel ; on ne peut pas organiser des Séries passionnées sans une grande inégalité de fortunes, caractères, goûts et instincts : si cette échelle d'inégalités n'existait pas, il faudrait la créer, rétablir en tous sens, avant de pouvoir associer le passionnel.

Nous voyons dans le régime civilisé des lueurs d'association *matérielle seulement*, des germes qui sont dus à l'instinct et non à la science. L'instinct apprend à cent familles villageoises qu'un four banal coûtera beaucoup moins, en maçonnerie et combustible, que cent petits fours de ménage, et qu'il sera mieux dirigé par deux ou trois boulangers exercés, que les cent petits fours, par cent femmes qui manqueront deux fois sur trois le juste degré de chaleur du four et cuisson du pain.

Le bon sens a appris aux habitants du nord, que si chaque famille voulait fabriquer sa bière, elle coûterait plus cher que les bons vins. Une réunion monastique, une chambrée militaire, comprennent par instinct qu'une seule cuisine, préparant pour trente convives, sera meilleure et moins coûteuse que trente cuisines séparées. Les paysans du Jura voyant qu'on ne pourrait pas, avec le lait d'un seul ménage, faire un fromage nommé *Gruyère*, se réunissent, apportent chaque jour le lait dans un atelier commun, où l'on tient note des versements de chacun, chiffrés sur des taillons de bois ; et de la collection de ces petites masses de lait, on fait à peu de frais un ample fromage dans une vaste chaudière.

Comment notre siècle, qui a de hautes prétentions en économisme, n'a-t-il pas songé à développer ces petits germes d'association, en former un système plein, appliqué à l'ensemble des sept fonctions industrielles ; savoir :

- 1° Travail domestique,
- 2° — agricole,
- 3° — manufacturier,
- 4° — commercial,
- 5° — d'enseignement,
- 6° Étude et emploi des sciences,
- 7° — — des beaux-arts ;

fonctions qu'il faut exercer cumulativement dans la plus grande réunion possible. On verra, par la théorie suivante, qu'elle doit être de dix-huit cents personnes. Au-dessus de deux mille, elle dégénérerait en cohue, tomberait dans la complication ; au-dessous de seize cents, elle serait faible en liens, sujette aux fautes de mécanisme, aux lacunes d'attraction industrielle.

Cependant on pourra faire à peu de frais une épreuve réduite au tiers du nombre, à six ou sept cents personnes ; les résultats seront moins brillants, moins lucratifs, mais ils suffiront à prouver qu'une réunion, élevée au nombre suffisant, à dix-huit cents, réaliserait en plein les bénéfices et les accords décrits dans la théorie suivante.

Dès qu'il aura été constaté par cet essai, que le mécanisme, nommé phalange de Séries passionnées, crée l'attraction industrielle, on verra l'imitation aussi rapide que l'éclair : tous les sauvages, tous les nègres d'Afrique embrasseront l'industrie : on aura, deux ou trois ans après, le sucre à échange, poids pour poids, contre le blé, et proportionnellement les autres denrées de la zone torride.

Un autre avantage entre mille sera d'éteindre subitement les dettes publiques en tous pays, par suite du quadruple produit : lorsque celui de France, qu'on estime six milliards, sera élevé à vingt-quatre, le fisc percevra bien plus aisément deux milliards sur vingt-quatre qu'aujourd'hui un sur six. Il y aura dégrèvement *relatif* de moitié, malgré le doublement *effectif* de l'impôt.

Il convient de présenter d'abord cette perspective aux lecteurs français et anglais, surtout à l'Angleterre où le fardeau de la dette est si accablant. La France marche rapidement à cet écueil, et a d'autant plus besoin de la découverte que je publie.

Doit-on s'étonner que l'invention d'une théorie, qui va changer la face du monde, ait été retardée jusqu'à nos jours ? On ne l'a jamais cherchée, elle a dû rester inconnue. On peut bien trouver par hasard un trésor, une mine d'or ; mais une théorie qui exige des calculs ne se découvre pas tant qu'on ne la cherche point, et qu'on ne la propose pas au concours.

D'ailleurs ce n'est guère que depuis un siècle qu'on s'occupe de théories industrielles. L'antiquité ne fit sur ce sujet aucune étude ; elle était entravée par l'esclavage qui aurait mis beaucoup d'obstacles à l'invention du mécanisme sociétaire impraticable avec des esclaves.

Les modernes, qui n'étaient plus gênés par la coutume de l'esclavage, auraient pu spéculer sur l'association agricole et domestique ;

mais leurs économistes ont été arrêtés par un préjugé qui persuade que le morcellement ou culture subdivisée par familles, est nature de l'homme, destinée immuable. Toutes leurs théories reposent sur cette erreur primordiale, fortement étayée par la morale qui ne voit la sagesse que dans les relations de famille, dans la multiplication des chaumières.

Les économistes ont donc sanctionné comme nécessaires les deux vices radicaux qu'ils ont trouvés établis, le *morcellement de l'agriculture* et la *fausseté* du commerce livré à la concurrence individuelle qui est toute mensongère et complicative, élevant le nombre des agents au vingtuple de ce qu'emploierait le régime véridique.

Sur ces deux vices repose la société qu'on nomme *civilisation*, qui, loin d'être la destinée du genre humain, est au contraire la plus vile des sociétés industrielles qu'il peut former ; car c'est la plus perfide, à tel point qu'elle excite le mépris des barbares mêmes.

Du reste la civilisation occupe en échelle du mouvement un rôle important, car c'est elle qui crée les ressorts nécessaires pour s'acheminer à l'association ; elle crée la grande industrie, les hautes sciences et les beaux-arts. On devait faire usage de ces moyens pour s'élever plus haut en échelle sociale, ne pas croupir à perpétuité dans cet abîme de misères et de ridicules, nommé civilisation, qui, avec ses prouesses industrielles et ses torrents de fausses lumières, ne sait pas garantir au peuple du travail et du pain.

Sur d'autres globes comme sur le nôtre, l'humanité est obligée de passer environ une centaine de générations en mécanisme faux et morcelé, comprenant les quatre périodes, sauvage, patriarcale, barbare et civilisée, et d'y languir jusqu'à ce qu'elle ait rempli deux conditions :

1° Créer la grande industrie, les hautes sciences et les beaux-arts, ces ressorts étant nécessaires à l'établissement du régime sociétaire qui est incompatible avec la pauvreté et l'ignorance ;

2° Inventer ce mécanisme sociétaire, ce nouveau monde industriel opposé au morcellement.

On avait pour y réussir des voies très nombreuses dont je traiterai à la suite de cet abrégé, on les a toutes négligées, entre autres le calcul de l'attraction passionnée que recommandaient les succès de Newton en calcul de l'attraction matérielle.

La première condition était fort bien remplie, nous avons depuis longtemps poussé l'industrie, les sciences et les arts au degré suffisant. Les Athéniens auraient déjà pu fonder le régime sociétaire, en substituant à l'esclavage les rachats payables par annuités.

Mais la deuxième condition n'a point été remplie depuis cent ans qu'on commence à s'occuper de l'industrie, on n'a pas songé à inventer un mécanisme opposé au morcellement, aux petits ménages de famille : on n'a pas même proposé la recherche d'un régime d'industrie combinée en fonctions domestiques et agricoles. On propose des prix par centaines pour des controverses insignifiantes, des écrits parasites, et pas une petite médaille pour l'invention du procédé sociétaire naturel.

Cependant chacun s'aperçoit que le monde social n'est point arrivé au but, et que le progrès de l'industrie n'est qu'un leurre pour la multitude. Dans l'Angleterre tant vantée, la moitié de la population est réduite à travailler seize heures par jour, une partie même dans des ateliers infects, pour gagner *sept sous de France* dans un pays où la subsistance est plus coûteuse qu'en France. Combien la nature est sage en inspirant aux sauvages un profond dédain pour cette industrie civilisée, fatale à ceux qui l'exercent et profitable seulement aux oisifs et à quelques chefs ! Si l'industrie n'était destinée qu'à produire ces scandaleux résultats, Dieu ne l'aurait pas créée, ou bien il n'aurait pas donné aux humains cette soif de richesses que l'industrie civilisée et barbare ne peut pas satisfaire, car elle plonge dans la misère toute la multitude industrielle pour enrichir quelques favoris, qui encore se trouvent pauvres, à les en croire.

En réplique aux sophistes qui nous vantent ce chaos social comme une marche rapide vers la perfectibilité croissante, insistons sur les trois conditions primordiales de sagesse sociale, dont aucune ne peut être remplie dans le régime civilisé ; ce sont :

- Attraction industrielle,
- Répartition proportionnelle,
- Équilibre de population.
- Économie de ressorts.

C'est un sujet fort neuf sur lequel il faut quelques redites pour dégager le lecteur de ses nombreux préjugés, et le rallier à des principes sûrs.

J'ai fait observer que si le peuple civilisé jouissait d'un *minimum* copieux, d'une garantie de nourriture et d'entretien décent, il s'adonnerait à l'oisiveté parce que l'industrie civilisée est très répugnante ; il faudra donc, en régime sociétaire, que le travail soit aussi attrayant que le sont aujourd'hui nos festins et nos spectacles ; dans ce cas, le remboursement du minimum avancé sera garanti par l'attraction industrielle ou passion du peuple pour des travaux très agréables et très lucratifs : passion qui ne pourra se soutenir qu'autant qu'on aura une méthode de répartition

équitable, allouant à chaque individu, homme, femme ou enfant, trois dividendes affectés à ses trois facultés industrielles, *Capital, Travail et Talent*, et pleinement satisfaisants pour lui.

Quel que fût ce bien-être, le peuple retomberait bientôt dans le dénuement, s'il multipliait sans bornes, comme la populace de civilisation, les fourmilières d'Angleterre, France, Italie, Chine, Bengale, etc. Il faut donc découvrir un moyen de garantie contre l'accroissement indéfini de population. Nos sciences n'indiquent aucun préservatif de ce fléau, contre lequel la théorie de l'attraction passionnée fournit quatre garanties, dont aucune ne peut être introduite en civilisation, cette société étant incompatible avec les garanties sociales, ainsi qu'on le verra aux sixième et septième sections.

Il est bien d'autres vices contre lesquels le régime sociétaire devra posséder des garanties efficaces ; le vol suffirait à lui seul pour faire avorter toutes les tentatives d'association : ces préservatifs se trouvent dans le mécanisme des Séries passionnées, et la civilisation ne peut s'en approprier aucun : elle échoue dans toutes les garanties dont elle veut faire l'essai : souvent elle aggrave le mal, comme on l'a vu dans l'affaire de la traite des nègres et celle de la responsabilité financière. Il existe une théorie spéciale sur les garanties, et nos sciences l'ont manqué comme la théorie d'association.

Celle-ci ouvre à l'ambition individuelle une chance bien magnifique : on voit quantité de personnages remarquables par le rang, la fortune, les lumières, s'agiter pendant de longues années pour obtenir le poste de ministre, et souvent de moindres places ; on les voit fréquemment échouer après de pénibles efforts, et en concevoir un chagrin perpétuel.

Voici, pour les ambitieux honorables, une carrière toute neuve et bien autrement brillante que celle de ministre amovible. Ici le succès ne sera ni douteux, ni différé, le rôle de fondateur de l'association n'exigera aucune intrigue, et élèvera de prime abord le prétendant au faite de la fortune et de la gloire.

Tout homme ou femme libre, ayant un capital de cent mille francs à faire valoir sur hypothèque, et jouissant d'un relief suffisant pour s'établir chef d'une compagnie d'actionnaires portée à deux millions de capital, peut fonder *l'association naturelle* ou *industrie attrayante*, la répandre subitement par tout le globe, convertir les sauvages à l'agriculture, les barbares à des mœurs plus policées que les nôtres, effectuer l'affranchissement *convenu* des esclaves, sans retour à la servitude, l'établissement

universel des unités de relations en langage, mesures, monnaie, typographie, etc. ; opérer cent autres prodiges dont il recevra une éclatante récompense, par le vote unanime des souverains et des nations.

Les avantages assurés à ce fondateur et à ses actionnaires ou coopérateurs sont si immenses, qu'il faut différer à les faire connaître. Je traiterai ce sujet à la postface, article *Candidature*.

J'insiste sur la pauvreté des chances actuelles de célébrité et de bénéfice ; elles exigent des travaux effrayants, elles exposent à des contrariétés sans nombre. Le feu duc de La Rochefoucauld-Liancourt s'était distingué dans une carrière d'utilité, celle d'encouragement de l'industrie ; il en a recueilli beaucoup de tribulations, et, je pense, peu de bénéfice ; il a de plus manqué son but, qui était d'améliorer le sort des classes ouvrières. On verra plus loin que le progrès industriel n'est pour le peuple qu'un écueil de plus, tant que dure la civilisation.

En 1827, un banquier de haut crédit avait formé le plan d'une société commanditaire de l'industrie, et avait déjà réuni vingt-cinq millions, avec espoir d'élever ce fonds à cent millions. Il en serait résulté de belles entreprises, qui auraient illustré leur auteur ; mais aussitôt des entraves sont survenues et la société a dû se dissoudre.

Le même banquier, voulant tenter une grande combinaison économique sur les trente-sept brasseries de Paris, et les réunir en une seule, avait formé pour cette affaire une compagnie versant trente millions de capital : elle a rencontré des obstacles, des résistances, elle a avorté après beaucoup de démarches pénibles.

Il est donc avéré par les faits, qu'il ne reste aux gens riches aucune carrière d'illustration facile, profitable et exempte de contrariété.

Celle qui s'ouvre aujourd'hui pour eux réunit tous les avantages, et ne présente aucun obstacle. Elle sert les intérêts des gouvernements et des peuples, des riches et des pauvres ; elle garantit la rapidité d'opération : en moins de deux mois d'exercice, la question sera décidée sans nulle incertitude ; en deux mois, le fondateur aura déterminé le changement de sort du monde entier, l'abandon des trois sociétés, civilisée, barbare et sauvage, et l'avènement du genre humain à l'unité sociétaire, qui est sa destinée.

Et pour obtenir ce triomphe, cent fois plus brillant que ceux des conquérants, faut-il une fortune colossale ? Non, il suffit d'un patrimoine bourgeois, comme celui d'un éligible, trois cent mille francs, dont cent mille en capitaux disponibles, qu'il affectera sur hypothèque et à gros intérêt, à la fondation d'épreuve du mécanisme sociétaire.

La facilité de cette entreprise, la garantie de prompt succès, reposent sur ce qu'elle s'accorde avec toutes les passions. Je l'ai prouvé sur la grande question de l'affranchissement des esclaves. Il sera *convenu, consenti* et même *provoqué* par les maîtres impatientes de profiter des bénéfices de l'état sociétaire ; dès lors aucune classe ne sera froissée dans ses intérêts pécuniaires, tandis qu'en suivant les méthodes connues, celle des Brissot, des Vilberforce et des sociétés d'abolition de la traite, on compromet les intérêts des possesseurs d'esclaves.

Remarquons bien cette propriété inhérente au mécanisme sociétaire, *contenter toutes les classes*, tous les partis ; c'est par cette raison que le succès en sera si facile, et qu'une petite épreuve tentée sur sept cents personnes décidera subitement la métamorphose générale, parce qu'on y verra réalisés tous les bienfaits que la philosophie se borne à rêver, liberté réelle, unité d'action, règne de la vérité et de la justice devenues voies de fortune ; mais dans l'ordre civilisé où la vérité et la justice ne conduisent pas à la fortune, il est impossible qu'elles soient préférées ; aussi voit-on la fourberie et l'injustice dominer dans toute législation civilisée, et s'accroître en raison des progrès de l'industrie et des sciences.

Le peuple, en pressentiments sur la destinée, est meilleur juge que les savants ; il donne à l'état civilisé le nom de *monde à rebours*, idée qui implique la possibilité d'un *monde à droit sens* dont il restait à découvrir la théorie.

La classe savante n'a pas pressenti ce nouveau monde social que lui indiquait l'analogie ; nous voyons dans la nature matérielle, une double distribution, celle du faux et du vrai ;

L'ordre combiné et juste parmi les planètes,

L'ordre incohérent et faux parmi les comètes.

Les relations sociales ne sont-elles pas sujettes à cette dualité de marche ? ne peut-il pas exister un ordre de vérité et liberté, par opposition à l'état de fausseté et contrainte qu'on voit régner sur notre globe ? Le progrès de l'industrie et des lumières n'y sert qu'à accroître la fausseté générale des relations, et la pauvreté des classes qui portent le faix de l'industrie : nos plébéiens, nos ouvriers, sont bien plus malheureux que le sauvage qui vit dans l'insouciance, la liberté, et parfois dans l'abondance, quand la chasse ou la pêche ont réussi.

Les philosophes, d'après leurs propres doctrines, auraient dû entrevoir la vraie destinée de l'homme, et la dualité de mécanisme en mouvement social, comme en mouvement matériel ; ils s'accordent tous à enseigner

qu'il y a unité et analogie dans le système de l'univers. Écoutons sur cette thèse l'un de nos métaphysiciens célèbres :

« L'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine, et l'analogie de chaque partie de l'univers avec l'ensemble est telle que la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie, et de chaque partie dans le tout. » Schelling.

Rien n'est plus vrai que ce principe : l'auteur et ses disciples devaient en conclure que si le monde matériel est sujet à deux mécanismes, combinaison planétaire incohérence cométaire, le monde social doit être de même sujet à deux mécanismes, autrement il n'existerait point d'analogie entre les deux mondes matériel et social, point d'unité dans le système de l'univers. Et comme il est évident que nos sociétés civilisées, barbare et sauvage sont l'état d'incohérence et de fausseté, le *monde à rebours*, il fallait chercher les voies du *monde à droit sens* ou régime de vérité et d'harmonie sociétaire applicable aux passions et à l'industrie, et encourager cette recherche par des concours et prix.

Le hasard m'ayant livré le germe de cette théorie en 1798, je suis parvenu, en trente ans de travail, à la simplifier au point de la mettre à portée des hommes les moins instruits, et même des personnes frivoles et ennemies de l'étude ; c'est un calcul de plaisirs, il est de la compétence des femmes comme des hommes.

Toute femme, qui désire s'illustrer et qui a quelques moyens pécuniaires, peut prétendre à la palme de fondatrice de l'unité universelle, et s'établir chef de la compagnie d'épreuve. Ce rôle aurait bien convenu à M<sup>me</sup> de Staël qui aspirait à une grande célébrité et qui avait une fortune vingt fois plus que suffisante pour se mettre à la tête de la fondation.

Certains hommes sans fortune peuvent aussi prétendre à ce triomphe ; un écrivain en crédit peut décider quelque ami de l'humanité, comme le roi de Bavière, à faire l'épreuve sociétaire. Dans ce cas l'homme qui aura concouru à cette fondation, à titre d'orateur ou promoteur, participera au lustre et à la récompense du fondateur.

C'est une entreprise pour laquelle on peut indiquer en Europe cent mille candidats pourvus des moyens nécessaires ; il ne sera pas difficile d'en décider un, en lui démontrant qu'il en va recueillir l'immensité de fortune et de gloire. Je reviendrai sur ce sujet qui serait ici trop éblouissant. Le plus heureux favori de cour ne peut pas obtenir un petit royaume héréditaire, comment croirait-on que le fondateur de l'état sociétaire obtiendra un vaste empire ? cela sera très exactement démontré.

## ARTICLE II

### ÉNORMITÉ DU PRODUIT SOCIÉTAIRE

Une des causes qui ont retardé l'invention du mécanisme sociétaire, c'est qu'on a manqué à la précaution de présenter, comme motif d'espérance et stimulant d'étude, un tableau des immenses bénéfices de l'association. L'on pourrait en remplir plusieurs volumes ; je vais me borner à quelques pages, où je supposerai l'association établie partout, et les villages remplacés par des phalanges industrielles d'environ dix-huit cents personnes.

Distinguons leurs bénéfices en négatifs et positifs.

Le bénéfice négatif consistera à produire *sans rien faire*, plus que des civilisés forçant de travail.

Par exemple : j'ai prouvé qu'une cuisine sociétaire épargnerait en combustible les neuf dixièmes, et en ouvriers les dix-neuf vingtièmes de ce qu'emploient les cuisines des ménages. Outre le produit de toutes ces épargnes, on aurait celui d'une fabrication bien améliorée, le profit serait positif et négatif à la fois, car à l'épargne prodigieuse de combustible, se joindrait l'avantage de restauration des forêts, sources, climatures.

Continuons sur l'hypothèse d'exploitation sociétaire : je l'applique à la pêche des petites rivières. On peut, par inaction combinée, par accord sur les époques d'ouverture et clôture de la pêche, décupler la quantité du poisson et le conserver dans des réservoirs à engrais.

Ainsi par la seule inaction, les réunions sociétaires dites phalanges industrielles obtiendront dix fois plus de poisson, en employant à la pêche dix fois moins de temps et de bras que nous, et en se concertant pour la destruction des loutres dans toute région.

Voilà divers points sur lesquels le bénéfice est décuple et vingtuple du nôtre ; je n'exagère donc pas en estimant le produit sociétaire *au quadruple du nôtre*, et l'on verra que ce moyen terme est au-dessous de la réalité. Que de motifs à examiner si le procédé d'association naturelle et d'industrie attrayante est vraiment découvert ! Continuons l'estimation.

L'épargne du larcin serait un immense bénéfice obtenu *sans rien faire* : le fruit est la plus facile de toutes les récoltes ; mais le risque de vol empêche les neuf dixièmes des plantations qu'on voudrait faire, il oblige à une construction de murs très spendieux et nuisibles. L'Association,

exempte du risque de larcin, aura moins de peine à trentupler les plantations d'arbres, qu'on en a aujourd'hui à les clore et surveiller. Elle aura une telle affluence de fruits qu'elle en nourrira les enfants toute l'année, en conservant le fruit par procédés scientifiques, et l'employant en compotes et confitures qui coûteront moins que le pain ; parce que le régime des Séries passionnées ayant la propriété de créer l'attraction industrielle, convertir au travail agricole les sauvages, nègres, etc., la zone torride sera aussitôt cultivée sur tous les points, et le sucre ne coûtera pas plus que le blé, à poids égal. Dans ce cas la compote à quart de sucre deviendra, pour la classe pauvre, une nourriture moins chère que le pain : car le fruit de troisième choix, fruit à compote et marmelade, ne coûtera presque rien, tant les vergers seront immenses, quand le vol ne sera plus à craindre et que la restauration climatérique, effet des cultures générales et méthodiques, sera un sûr garant des récoltes : elles sont réduites aujourd'hui au tiers de ce qu'elles seront par suite de cette restauration qui aura lieu à la cinquième année de régime sociétaire.

Au lieu de cette surabondance, les civilisés sont privés même du nécessaire en fruit : car la peur du larcin les empêche de laisser mûrir le peu qu'ils en ont. *Les bons et simples* habitants de la campagne sont si fripons, qu'ils ne laisseraient pas un fruit sur un arbre non clos, si on ne cueillait pas avant maturité : ce risque oblige à faire une seule cueillette au lieu de trois, ce qui est très préjudiciable aux qualités.

Il faudrait à trois cents familles d'une bourgade civilisée trois cents retranchements murés ; ce serait trois fois plus de dépense que les frais de plantation même ; d'ailleurs la plantation est fortement contrariée par le risque des fraudes à essayer en achetant des pépiniéristes ; fraude qui cessera quand le régime commercial aura passé du mode mensonger ou civilisé, au mode véridique.

Il est donc certain que le régime sociétaire gagnera à ne rien faire ou à très peu faire, dix fois plus que les civilisés ne gagnent en forçant de travail. Souvent le bénéfice aura lieu en double sens, comme dans l'exemple suivant.

On voit cent laitières civilisées porter au marché trois cents brocs de lait, que remplacerait en association un tonneau sur char à soupente, conduit par un homme et un cheval, au lieu de cent femmes, trois cents vases et une trentaine d'ânes. Cette économie s'élèverait du simple au composé, du producteur au consommateur, car le laitier rendu à la ville distribuerait son tonneau à trois ou quatre *ménages progressifs* (ménages

d'environ deux mille personnes que forment les villes en association) ; l'économie déjà cinquantuple sur le transport, le serait de même sur la distribution bornée à trois ou quatre ateliers au lieu de mille familles.

L'un des côtés brillants de l'industrie sociétaire sera l'introduction de la vérité en régime commercial. L'association, en substituant la concurrence corporative, solidaire, véridique, simplifiante et garantie, à la concurrence individuelle, insolidaire, mensongère, complicative et arbitraire, emploiera à peine le vingtième des bras et capitaux que l'anarchie mercantile ou concurrence mensongère distrait de l'agriculture, pour les absorber à des fonctions tout à fait parasites, quoi qu'en disent les économistes ; car tout ce qui peut être supprimé dans une mécanique sans en diminuer l'effet, joue un rôle parasite. On fait un tourne-broche avec deux roues ; si un ouvrier trouve moyen d'y introduire quarante roues, il y en aura trente-huit parasites. C'est ainsi qu'opère le commerce mensonger ou système de concurrence complicative et pullulation d'agents.

Une phalange industrielle ou canton sociétaire ne ferait qu'une seule négociation d'achat ou de vente, au lieu de trois cents négoces contradictoires employant trois cents chefs de famille, qui vont perdre dans les halles et cabarets trois cents journées, à vendre sac par sac telle masse de denrées que la phalange sociétaire vendrait en totalité à deux ou trois des phalanges voisines, ou à une agence de commission provinciale. En commerce comme en toute autre branche de relations, le mécanisme civilisé n'est toujours que l'extrême complication, le mode le plus ruineux et le plus faux. Il est bien surprenant que nos philosophes qui se disent passionnés pour l'auguste vérité se soient passionnés aussi pour le commerce individuel ou anarchie de fraude : ont-ils jamais rencontré dans aucune branche de commerce l'auguste vérité ? se serait-elle réfugiée chez les marchands de chevaux ou chez les marchands de vin ? pas plus que sous les colonnades de la Bourse.

Nous avons aussi, hors de l'industrie, des milliers de fonctions parasites, quelques-unes bien visibles comme celles de judicature qui ne reposent que sur les vices du régime civilisé, et qui tomberaient par avènement à l'état sociétaire.

D'autres fonctions très parasites sont inaperçues et même réputées utiles, comme l'étude des langues, travail très pénible et qui produit moins que rien.

En effet : dès le début de l'état sociétaire, on adoptera un langage unitaire provisoire, peut-être le français, sauf à y ajouter environ trois à quatre

mille mots dont il manque. Tout enfant sera élevé à parler dès le plus bas âge cette langue générale ; dès lors chacun, sans étude des langues, pourra communiquer avec tout le genre humain, et en saura bien plus en ce genre que celui qui emploie aujourd'hui vingt années à étudier vingt langues, et ne peut pas se faire entendre des trois quarts des nations existantes.

La perfection sera bien plus immense en travaux publics. Aujourd'hui un État réputé opulent, la France, manque de deux cents millions qu'exigerait la réparation de ses mesquines routes : en association il y aura, par tout le globe, d'un canton à l'autre, de grandes routes à divers trottoirs ; ces superbes routes seront construites et entretenues sans impôts, par chaque canton, sauf celles de service général pour les courriers et charrois.

Un cadastre de France doit coûter, dit-on, cent millions, cinquante ans de travail, et sera à peu près inutile ; car les limites des propriétés seront toutes changées lorsqu'il sera fini. Un cadastre du globe entier ne coûtera qu'une année, et presque point de frais, car chaque phalange lèvera à ses frais le plan de son canton, avec indication de la nature des terrains.

Certaines fonctions civilisées absorbent au-delà du milluple de temps nécessaire : une élection, parmi nous, coûte à chaque électeur environ cinq journées de perte, y compris les réunions cabalantes dont elle a été précédée, les frais de voyage, etc. : elle ne coûtera en association, que deux tiers d'une minute, sans aucun voyage : c'est environ la quatre millième partie du temps qu'elle consume aujourd'hui. Je décrirai dans l'abrégé ce mode d'élection qui emploiera moins d'une minute, et auquel interviendront trois cent millions d'électeurs.

J'ai peu fait mention des produits positifs ; on ne pourra en juger que lorsqu'on connaîtra les influences de la méthode nommée *Séries passionnées*, les moyens de perfectionnement et d'économie qu'elle fournit. On verra qu'à l'aide de cette méthode le produit sociétaire s'élèvera bien au-delà du quadruple du nôtre.

Par exemple, le cheval ardennois est la race la plus chétive de l'Europe. À la place d'un ardennois qui ne vaut pas cent francs, les phalanges de l'Ardenne sauront meubler leur pays de races qu'on paierait aujourd'hui cent louis, et dont la longévité sera double.

Sur des objets où il nous paraît impossible d'atteindre seulement au double produit, comme sur la culture de la vigne, qui ne comporte pas de deuxième récolte, l'état sociétaire saura atteindre bien au-delà du quadruple, par combinaison de divers moyens savoir :

- 1° Manutention méthodique et complète,
- 2° Conserve générale jusqu'à maturité,
- 3° Alliages assortis et coupes journalières,
- 4° Qualité raffinée par l'équilibre de température,
- 5° Quantité obtenue par la même cause.

Non seulement ces moyens réunis élèveront le produit de la vigne au-delà du quadruple, mais un seul des cinq peut dans divers cas donner ce quadruple : en voici la preuve.

J'ai vu tel vin qui, après la récolte, n'aurait été vendu que cinq sous. Conservé et manutentionné avec habileté pendant cinq ans, il revenait à dix sous et on trouvait acheteur à cinquante sous, somme quintuple du prix réel y compris les intérêts et autres frais.

Mais sur tout le produit de ce canton, il n'y avait pas un dixième qui eût été manutentionné et conservé de la sorte pendant cinq ans ; la plupart des cultivateurs sont pressés de vendre ; tel vin qu'il faut garder cinq ans ne sera pas gardé cinq mois ; il se consommera dans les petits ménages et les cabarets, avant d'avoir atteint au quart de sa valeur possible.

Si à cette chance de conserve générale qui peut à elle seule quadrupler la valeur réelle de certains vins, on ajoute le bénéfice des quatre autres chances, il est évident que, sur la vigne même, l'état sociétaire saura obtenir le décuple produit, en supposant qu'il soit doublé en moyen terme par chacune des cinq chances, et surtout par la cessation du fléau nommé *second hiver* ou *lune rousse* qui, par les retards de végétation, empêche les secondes récoltes et maltraite si fréquemment les premières.

En thèse générale, la civilisation, dans son ensemble, présente les deux tiers d'improductifs ; j'en donnerai un tableau détaillé. Dans ce nombre figurent non seulement les improductifs avérés, comme les militaires, les douaniers, les agents fiscaux ; mais encore la plupart des agents réputés utiles, comme les domestiques, et même les cultivateurs qui sont parasites dans un grand nombre de fonctions. J'ai vu un jour cinq enfants employés à garder quatre vaches, encore leur laissaient-ils manger les épis de blé. On rencontre à chaque pas ce désordre dans la gestion civilisée.

En ajoutant l'épargne des classes détruites par les fatigues, les excès, la navigation imprudente, les épidémies, les contagions, l'on trouvera, entre les civilisés et les peuples sociétaires, une différence décuple quant aux facultés industrielles ou produits qu'on peut obtenir d'une masse d'habitants sur un terrain donné.

En effet, si les hommes, femmes et enfants travaillent par plaisir, dès

l'âge de trois ans jusqu'à l'âge décrépit ; si la dextérité, la passion, la mécanique, l'unité d'action, la libre circulation, la restauration de température, la vigueur, la longévité des hommes et des animaux, élèvent à un degré incalculable les moyens d'industrie, ces chances cumulées porteront bien vite au décuple la masse du produit ; et c'est par égard pour les habitudes que j'énonce le quadruple seulement, de peur de choquer par des perspectives colossales, quoique très exactes.

L'amélioration portera principalement sur le sort des enfants, très mal gouvernés par les ménagères qui, dans leurs chaumières, leurs greniers et leurs arrière-boutiques, n'ont rien de ce qui est nécessaire au soin des enfants ; elles n'ont ni les ressources, ni la passion, ni les connaissances, ni le discernement qu'exige ce soin.

Dans les grandes villes comme Paris, et même dans de moindres, telles que Lyon et Rouen, les enfants sont tellement victimes de l'insalubrité, qu'il en meurt huit fois plus que dans les campagnes salubres. Il est prouvé que dans divers quartiers de Paris où la circulation de l'air est interceptée par des cours étroites, il règne un méphitisme qui attaque spécialement les enfants dans leur première année ; on voit parmi ceux au-dessous d'un an, une mortalité qui en emporte sept sur huit, avant l'âge de douze mois : tandis que dans les campagnes salubres comme celles de Normandie, la mortalité de cette catégorie d'enfants est bornée à un sur huit.

Elle sera à peine d'un sur vingt dans les phalanges sociétaires qui, malgré cette chance de population, ne procréeront pas autant d'enfants que les civilisés. La terre, quoique donnant quadruple et même décuple produit, serait bientôt jonchée de misérables comme aujourd'hui, si l'état sociétaire n'avait pas la faculté d'équilibre en population, comme en toutes les branches de mécanique sociale. (Voyez la section V, des Équilibres.)

J'ai démontré, par quelques détails, combien les bénéfices de l'association seront gigantesques : un tableau complet de ces bénéfices remplirait plusieurs volumes. On a commis une faute inexcusable en négligeant de publier ce recueil d'aperçus, d'où chacun aurait conclu qu'il est impossible que Dieu, à titre de *suprême économiste*, n'ait pas préparé les moyens d'organiser ce régime d'économie et de vérité d'où naîtraient tant de prodiges. Croire que Dieu y ait manqué, c'est l'accuser implicitement d'être l'ennemi de l'économie et de la mécanique.

À cela on réplique : *tant de perfection n'est pas faite pour les hommes !* Qu'en savent-ils ? Pourquoi désespérer de la sagesse de Dieu

avant d'avoir étudié ses vues dans le calcul de la *révélation sociale permanente*, ou attraction passionnée, dont on ne peut déterminer les fins qu'en procédant régulièrement par analyse et synthèse ?

Prétendre que tel degré de perfection n'est pas fait pour les hommes, c'est accuser Dieu de méchanceté ; car il possède un moyen sûr d'appliquer aux relations humaines tel système qu'il lui plaira. Ce moyen est l'attraction, dont Dieu seul est distributeur ; elle est pour lui une baguette magique, passionnant toute créature pour l'exécution des volontés divines. Dès lors si Dieu se complaît au régime de perfection sociale qui serait celui d'unité justice et vérité, il lui suffit, pour nous faire adopter ce régime, de le rendre attrayant pour chacun de nous. C'est ce qu'il a fait : en va s'en convaincre en lisant le traité du mécanisme sociétaire distribué en Séries passionnées ; chacun s'écriera : voilà ce que je désire, ce serait pour moi le bonheur suprême.

La perfection est donc faite pour les hommes, si elle est vœu de Dieu comme on n'en saurait douter. C'est pour avoir trop peu espéré de Dieu que nous avons manqué les voies de perfection sociale qu'il eût été si facile de découvrir par calcul de l'attraction.

Mais ce calcul semble absurde au premier abord ; il nous apprend que chacun voudrait des millions et un palais ; comment faire pour en donner à tout le monde ?

Objections frivoles ! Est-ce là un motif d'abandonner une étude ? Poursuivez-la sans vous effrayer, suivez le précepte de vos philosophes, qui vous ordonnent *d'explorer en entier le domaine de la science* ; achevez donc ce que Newton a commencé, le calcul de l'attraction : il vous apprendra que celui qui désire des millions et un palais, désire trop peu ; car, dans l'état sociétaire, le plus pauvre des hommes jouira de cinq cent mille palais où il trouvera gratuitement beaucoup plus de plaisirs que ne peut s'en procurer un roi de France, avec trente-cinq millions de rente et une douzaine de palais où ses plaisirs se bornent à entendre des solliciteurs de sinécures, des tripotages de parti, être harcelé par l'étiquette, et n'avoir d'autre délassément que les cartes ou la chasse dégénérée en tuerie, en plaisir de boucher.

Nous désirons donc trop peu, c'est ce que prouvera le calcul de l'attraction. Dieu nous prépare un bonheur bien supérieur à nos médiocres convoitises : demandons beaucoup à celui qui peut beaucoup ; c'est faire injure à sa générosité, que d'attendre de lui des richesses médiocres, des plaisirs médiocres. Le destin du genre humain est, ou l'immense bonheur



sous le régime divin et sociétaire, ou l'immense malheur sous les lois des hommes, dans l'état d'industrie morcelée et mensongère qui, comparativement à la sociétaire, ne donne pas le quart en produit effectif, et pas le quarantième en jouissances.

On voit les civilisés prêts à braver, fatigues, périls et naufrages, pour hasarder de doubler leur fortune, ou d'en acquérir une petite : voici une chance bien autrement favorable, quadrupler subitement sa fortune, et sans se dépayser ni courir aucun risque sanitaire ou pécuniaire. Eh ! que faudra-t-il donc faire ? s'écrie-t-on. Rien autre que de se divertir du matin au soir, puisque les amusements entraîneront au travail, devenu plus attrayant que ne sont aujourd'hui les spectacles et bals.

Plus ces perspectives de l'état sociétaire sont éblouissantes, plus il importe de s'assurer si la théorie en est exacte, si le calcul de l'attraction industrielle et du mécanisme des passions est réellement découvert. Pour familiariser les esprits à cette étrange nouveauté, il faudra les initier un peu à la connaissance du mouvement et des destinées qu'on réputait impénétrables, couvertes d'un voile d'airain. Il existe bien un voile, une cataracte des plus épaisses, qui aveugle l'esprit humain : cette cataracte se compose de cinq cent mille tomes, qui déclament contre les passions et l'attraction, au lieu d'en faire l'étude.

Que l'attraction soit éblouissante et absurde au premier abord, ce n'est pas sur ces apparences qu'il faut la juger, mais sur l'ensemble du mécanisme auquel tendent ses impulsions, qui nous semblent vicieuses quand on les observe en détail. Je vais, pour disposer à cette confiance, expliquer le but d'une de ces impulsions réputées vicieuses.

Je choisis le penchant le plus général et le plus contrarié par l'éducation, c'est la gourmandise des enfants, leur passion pour les friandises, contre l'avis des pédagogues, qui leur conseillent d'aimer le pain, manger plus de pain que de pitance.

La nature est donc bien maladroite, de donner aux enfants des goûts si opposés aux saines doctrines ! tout enfant regarde comme punition un déjeuner au pain sec ; il voudrait des crèmes sucrées, laitages et pâtisseries au sucre, des marmelades et compotes, des fruits naturels et confits, des limonades, orangeades et vins blancs doux. Remarquons distinctement ces goûts, qui dominent chez tous les enfants ; il y a sur ce point un grand procès à juger : il s'agit de décider lequel a tort, ou de Dieu, ou de la morale.

Dieu, distributeur de l'attraction, donne à tous les enfants ce goût des

friandises ; il eût été maître de leur donner du goût pour le pain sec et l'eau, il aurait servi les vues de la morale ; pourquoi donc opère-t-il sciemment contre les saines doctrines civilisées ? Expliquons ces motifs.

Dieu a donné aux enfants du goût pour les substances qui seront les moins coûteuses dans l'ordre sociétaire. Quand tout le globe sera peuplé et cultivé, jouissant de la libre circulation, sans aucune douane, les mets sucrés que j'ai désignés plus haut, seront bien moins coûteux que le pain ; les comestibles abondants seront le fruit, le laitage et le sucre, mais non pas le pain dont le prix s'élèvera beaucoup, parce que les travaux de culture du blé, et préparation journalière du pain, sont pénibles et peu attrayants ; il faudra les payer bien plus que ceux des vergers et de la confiserie.

Et comme il convient que les enfants fassent moins de dépense que les pères, en nourriture et en entretien, Dieu a opéré judicieusement en leur donnant attraction pour ces sucreries et friandises, qui seront moins chères que le pain, dès que l'on sera parvenu à l'état sociétaire. Alors les saines doctrines morales se trouveront pleinement erronées sur la nourriture des enfants, comme sur tous les autres points où elles contrarient l'attraction. L'on reconnaîtra *que Dieu fit bien tout ce qu'il fit*, qu'il a eu raison de donner aux enfants attraction pour les laitages, fruits et pâtisseries au sucre ; et qu'au lieu de perdre follement trois mille ans à déclamer contre le plus docte ouvrage de Dieu, contre la distribution des goûts et attractions passionnées, on aurait mieux fait d'en étudier le but par calcul sur l'ensemble de ces impulsions que la morale insulte en détail, sous prétexte qu'elles sont nuisibles dans l'ordre civilisé et barbare ; cela est vrai, mais Dieu n'a pas fait les passions pour l'ordre civilisé et barbare. S'il eût voulu maintenir exclusivement ces deux sociétés, il aurait donné aux enfants l'amour du pain sec, et aux pères l'amour de la pauvreté, puisque tel est le sort de l'immense majorité des civilisés et barbares.

Ce sera une étude amusante et flatteuse que d'examiner les emplois de chaque branche d'attraction, l'utilité de chacune dans le mécanisme sociétaire : toutes seront reconnues aussi justes, aussi bien adaptées que la gourmandise des enfants ; chacun se convaincra que ses passions, ses instincts les plus critiqués trouvent des emplois précieux dans ce nouvel ordre : fût-il jamais de découverte plus flatteuse pour tout le monde ?

« Mais comment se fait-il, dira-t-on, qu'une invention si précieuse soit l'ouvrage d'un inconnu, qui ne figure pas dans le monde savant ? Tant d'hommes célèbres, depuis Platon jusqu'à Voltaire, ont exploré le

domaine des sciences : peut-on penser qu'ils aient manqué la plus précieuse des découvertes ? cela n'est pas croyable, ce calcul de l'attraction et de l'association ne peut être qu'une charlatanerie : c'est quelque vision, quelque songe creux. »

Ainsi raisonne l'orgueil : on est choqué de voir un inconnu enlever la palme que tant d'autres auraient pu cueillir avant lui. On aime mieux repousser une heureuse découverte que de la tenir d'un intrus. D'ailleurs l'amour propre est flatté en ravalant les idées neuves. Cent mille pygmées du XV<sup>e</sup> siècle se croyaient hommes de génie, en persiflant Christophe Colomb qui leur démontrait la sphéricité du globe, l'existence probable d'un nouveau monde continental.

Je réponds à ces détracteurs : comment se fait-il que des découvertes éminemment utiles et à portée de tout le monde, comme l'étrier et la soupente, aient échappé à vingt siècles savants ? Il ne manquait pas, dans Rome et Athènes, de bons mécaniciens, aptes à faire ces faciles découvertes. Tout charron, tout cavalier pouvait inventer la soupente et l'étrier, choses dont tout le monde avait grand besoin, car chacun voyage en voiture ou à cheval. Les voitures des César et des Périclès étaient cahotantes comme nos charrettes ; les cavaliers romains étaient sujets à de graves maladies, qu'un étrier aurait prévenues ; on plaçait sur les routes, des bornes de distance en distance, pour leur aider à remonter à cheval.

En considérant cette inadvertance de la docte antiquité sur deux inventions qui étaient à portée de tout bon simple, s'étonnera-t-on qu'une théorie vaste et brillante comme celle de l'attraction passionnée, ait échappé au monde savant ? D'ailleurs, on n'en tient le germe que depuis un siècle, depuis Newton, qui a éventé la mine. Or, si l'on commet des étourderies de vingt siècles sur des inventions faciles, comme la soupente et l'étrier, on peut bien en commettre d'un siècle sur des études transcendantes comme celle de l'attraction ; calcul bien aisé à comprendre aujourd'hui qu'il est fait, mis en ordre ; mais la recherche en était plus difficile pour les savants que pour d'autres hommes, parce que le monde savant est tout imbu d'une doctrine appelée MORALE, qui est mortelle ennemie de l'attraction passionnée.

La morale enseigne à l'homme à être en guerre avec lui-même, résister à ses passions, les réprimer, les mépriser, croire que Dieu n'a pas su organiser sagement nos âmes, nos passions ; qu'il avait besoin des leçons de Platon et Sénèque, pour apprendre à distribuer les caractères et les instincts. Imbu de ces préjugés sur l'impéritie de Dieu, le monde savant était

inhabile au calcul des impulsions naturelles ou attractions passionnées, que la morale proscriit et relègue au rang des vices.

Il est vrai que ces impulsions ne nous entraînent qu'au mal quand on s'y livre individuellement ; mais il fallait en calculer le jeu sur une masse d'environ deux mille personnes sociétairement réunies, et non sur des familles ou des individus isolés : c'est à quoi le monde savant n'a pas songé ; il aurait reconnu par cette étude, que dès qu'on atteint au nombre de seize cents sociétaires, les impulsions naturelles dites attractions tendent à former des séries de groupes contrastés, dans lesquelles tout entraîne à l'industrie devenue attrayante et à la vertu devenue lucrative.

En voyant ce mécanisme, ou seulement en faisant le calcul de ses propriétés, on comprendra que *Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait*, et qu'au lieu de perdre follement trente siècles à insulter l'attraction qui est l'ouvrage de Dieu, on aurait dû employer, comme je l'ai fait, trente ans à l'étudier. Les sciences devaient suivre leurs préceptes *d'explorer en entier le domaine de la nature, d'étudier l'homme, l'univers et Dieu* ; elles devaient, au lieu de critiquer en détail nos attractions, les étudier dans leur entier, dans leur ensemble, en application à des masses nombreuses. L'attraction est le moteur de l'homme, elle est l'agent que Dieu emploie pour mouvoir l'univers et l'homme ; on ne pouvait donc étudier *l'homme, l'univers et Dieu*, qu'en étudiant l'attraction *dans son entier*, en passionnel comme en matériel.

Enfin l'inadvertance est réparée, le calcul de l'attraction passionnée est découvert, et le monde peut à l'instant passer aux destinées heureuses. Il ne doit s'attacher dans cette conjoncture qu'à vérifier si la théorie est juste, et non à chicaner l'inventeur sur les formes ; c'est le fond qu'il faut examiner. On a accordé tant de faveur aux charlatans en association ! Le véritable inventeur ne demande que de la justice. Les charlatans ont trouvé de quoi fonder depuis vingt ans une vingtaine d'établissements qui, en Angleterre comme en Amérique, ont manqué complètement le but : l'inventeur ne veut former qu'un seul établissement qui, en deux mois, atteindra le but et opérera l'imitation générale par appât du bénéfice et du plaisir.

Mais cet inventeur a le tort de ne pas s'accorder avec certaines sciences en crédit ; eh ! si je tombais d'accord avec les sciences politiques et morales, je ne serais qu'un sophiste de plus : Galilée, Colomb, Copernic, Newton, Linné, donnèrent un démenti à leur siècle : un inventeur est obligé de contredire les erreurs dominantes ; un charlatan pour faire des dupes flagorne tous les sophistes ; lequel des deux est digne de confiance ?

On prétend que l'histoire éclaire les peuples et rectifie leur jugement, rien n'est plus faux, car ils sont aujourd'hui plus hostiles contre les inventions qu'ils ne l'étaient au temps de Galilée. Cent fois l'histoire leur a dit que les grandes découvertes ont été dues plus souvent aux jeux du hasard qu'aux spéculations du génie ; que le génie et le bon esprit se trouvent rarement chez les beaux esprits, gens routiniers et peu susceptibles d'idées neuves.

Malgré les leçons de l'histoire et de l'expérience, on exige qu'un inventeur soit un personnage académique par les formes et le style. Étaient-ce donc des académiciens que ceux qui découvrirent la lunette et la boussole ? C'étaient des enfants et des êtres si obscurs que leur nom ne s'est pas transmis.

Lorsqu'un trésor est apporté, hâtez-vous d'en jouir au lieu d'intenter des procès à celui qui l'a trouvé ; pourquoi le quereller sur les formes et le style ? Qu'il s'exprime en patois, peu importe : l'invention en a-t-elle moins de valeur ?

Zoïles qui prétendez que l'esprit académique est nécessaire dans un inventeur, quel bien votre faconde a-t-elle procuré aux nations modernes ? L'examen de cette question terminera la préface.

### ARTICLE III

#### CERCLE VICIEUX DE L'INDUSTRIE CIVILISÉE

En toute science le règne du faux précède le règne du vrai ; avant la chimie expérimentale on a vu les alchimistes occuper la scène ; avant l'astronomie exacte, on a vu dominer l'astrologie judiciaire ; avant la naissance de l'économie sociétaire, nous avons vu dominer pendant un siècle l'économie antisociétaire ou théorie du morcellement, encourageant les petits producteurs qui sont de petits vandales en industrie. Partout le sophisme s'empare des sciences neuves avant que la raison n'ait su leur tracer la marche à suivre ; aussi à peine les idées d'association commencent-elles à poindre, que déjà les esprits sont égarés sur ce sujet par les obscurants en méthode sociétaire, les Owenistes, qui se sont emparés de l'opinion.

Que de sciences, et des plus révérees, sont encore dans cet âge de ténèbres qui précède le règne du vrai ! Par exemple, la morale : comment la concilier avec elle-même ? D'une part elle nous prêche le mépris des richesses et l'amour de l'auguste vérité ; d'autre part elle excite l'amour du commerce qui ne tend qu'à amasser des richesses par la pratique de toutes les astuces. On trouve même inconséquence, même contradiction dans toutes les sciences dites philosophiques.

Au dernier siècle, Condillac disait de leurs auteurs : « L'art d'abuser des mots sans les entendre est pour eux l'art de raisonner : de supposition en supposition fausse, ils se sont égarés parmi une multitude d'erreurs, et ces erreurs étant devenues des préjugés, ils les ont prises pour des principes. Quand les choses en sont venues à ce point, quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y a qu'un moyen de remettre l'ordre dans la faculté de penser, c'est d'oublier tout ce que nous avons appris, et de refaire, dit Bacon, l'entendement humain. »

C'était alors le siècle de la modestie ; on n'avait pas honte de confesser que telle et telle science étaient encore au berceau, et surtout la politique sociale ; ses coryphées la dénonçaient avec amertume et dédain, écoutons-les parler.

MONTESQUIEU : « Les sociétés policées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché (le morcellement). »

J.-J. ROUSSEAU : « Ce ne sont pas là des hommes, il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause. »

VOLTAIRE : « Montrez l'homme à mes yeux : honteux de m'ignorer, Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer ; Mais quelle épaisse nuit voile encore la nature ! »

BARTHÉLÉMY : « Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. »

STAËL : « Les sciences incertaines ont détruit beaucoup d'illusions sans établir aucune vérité ; on est retombé dans l'incertitude par le raisonnement, dans l'enfance par la vieillesse. »

Aujourd'hui la scène change, tout ce labyrinthe de systèmes philosophiques est transformé en torrents de lumières, en marche rapide et vol sublime vers la région des perfectibilités. C'est surtout en politique industrielle que notre siècle étale cet orgueil ; fier de quelques progrès en matériel, il ne s'aperçoit pas qu'il est en rétrogradation politique, et que sa marche rapide est celle de l'écrevisse qui chemine, mais à reculons.

L'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques ; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse ; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et peut-être plus jonchées de mendiants que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès.

Il importe de dissiper dès la préface les illusions d'industrialisme ou abus de l'industrie, parce qu'elles sont le régime le plus opposé à la politique sociétaire, qui a pour base :

L'attraction industrielle, la répartition proportionnelle,

L'économie de ressorts, l'équilibre de population, et autres règles dont s'éloigne en tous sens le système industrialiste, production désordonnée, sans garantie de justice distributive.

Jugeons ici les systèmes par les résultats : c'est l'Angleterre qui est le point de mire, le modèle proposé aux nations, l'objet de leur jalousie ; pour apprécier le bonheur de son peuple, je vais m'étayer de témoignages irrécusables.

*Assemblée des maîtres artisans de Birmingham*, 21 mars 1827. Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère, que la masse des salariés employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt réellement de faim dans un pays où il existe surabondance de vivres ». Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers intéressés à rédimier le salaire des ouvriers, et déguiser leur misère.

Voici un second témoin également intéressé à dissimuler le côté faible de sa nation ; c'est un économiste, un industrialiste, qui va dénoncer sa propre science.

Londres, Chambre des communes, 28 février 1826.

*M. Huskisson, ministre du Commerce*, dit : « Nos fabriques de soierie emploient des milliers d'enfants qu'on tient à l'attache depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir : combien leur donne-t-on par semaine ? un schelling et demi, trente-sept sous de France, environ *cinq sous et demi par jour*, pour être à l'attache dix-neuf heures, surveillés par des contremaîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout enfant qui s'arrête un instant. »

Voilà l'esclavage rétabli par le fait : il est évident que l'excès de concurrence industrielle conduit le peuple civilisé au même degré de pauvreté et d'asservissement que les populations de Chine et d'Indostan, les plus anciennement célèbres par des prodiges agricoles et manufacturiers.

À côté de l'Angleterre plaçons l'Irlande qui, par double excès en culture outrée et en subdivision des propriétés, est parvenue au même dénuement, où l'Angleterre arrive, par double excès en manufactures et grandes propriétés. Ce contraste, dans un même empire, démontre bien le cercle vicieux de l'industrie civilisée.

*Les journaux de Dublin* 1826 disent : « Il règne ici une épidémie *parmi le peuple* : les malades qu'on amène à l'hôpital guérissent dès qu'on leur donne à manger. » Leur maladie est donc LA FAIM : il ne faut pas être sorcier pour le deviner, puisqu'ils sont guéris dès qu'ils trouvent à manger. Ne craignez pas que cette épidémie atteigne les grands : on ne verra ni le lord gouverneur, ni l'archevêque de Dublin tomber malades de faim, ce sera plutôt d'indigestion.

Et dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim *pressante*, il meurt de faim *lente* par les privations, de faim *spéculative* qui l'oblige à se nourrir de choses malsaines, de faim *imminente* en s'excédant de travail, en se livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées d'où naissent les fièvres, les infirmités : c'est toujours aller à la mort par la famine.

Et quand il ne souffre pas de la faim, de quoi subsiste-t-il ? Pour en juger il faut voir de près comment se nourrit le paysan français, même dans les provinces dont on vante la fertilité. Huit millions de Français ne mangent pas de pain, n'ont que des châtaignes ou autres pauvretés : vingt-cinq millions de Français n'ont pas de vin, et pourtant on est obligé, par surabondance, de jeter aux égouts des récoltes entières.

Voilà le vol sublime de l'industrie vers la perfectibilité ; et cependant chaque année voit éclore une douzaine de philosophies nouvelles sur la richesse des nations : que de richesses dans les livres, que de misère dans les chaumières !

À ces illusions, opposons les réalités : est-ce un vol sublime que la situation de Londres qui, tout en participant au secours annuel de deux cents millions accordés aux indigents, contient encore

117 000 pauvres connus à la charge des paroisses,

115 000 pauvres délaissés, mendiants, filous, vagabonds,

parmi lesquels on remarque :

3 000 receleurs dont l'un est riche à vingt millions,

3 000 juifs distribuant de la fausse monnaie, excitant

les valets à voler leurs maîtres, les fils à voler leur pères.

---

TOTAL 232 000 pauvres dans la ville qui est le grand foyer de l'industrie. La France marche à cette misère : Paris a 86 000 pauvres connus, et peut-être autant d'inconnus. Les ouvriers français sont si misérables, que dans les provinces de haute industrie comme la Picardie, entre Amiens, Cambrai et Saint-Quentin, les paysans, sous leurs huttes de terre, n'ont point de lit ; ils se forment une couchette avec des feuilles sèches qui, pendant l'hiver, se changent en fumier plein de vers ; de sorte qu'au réveil, les pères et les enfants s'arrachent les vers attachés à leur chair. La nourriture, dans ces huttes, est de même élégance que le mobilier. Tel est l'heureux sort de la belle France. On citerait une douzaine de ses provinces où la misère est au même degré, Bretagne, Limousin, haute Auvergne, Cévennes, Alpes, Jura, Saint-Étienne, et même dans la belle Touraine, dite jardin de la France.

À cela les industrialistes répondent qu'il faudrait répandre les lumières, l'instruction ; eh ! que sert-elle à des misérables qui n'ont pas de quoi subsister ? elle les poussera à la révolte.

Cette dégradation de l'humanité engendre l'athéisme ; il s'accroît en raison des progrès de l'industrie civilisée ; elle semble une dérision de la nature contre l'humanité : l'athéisme est le résultat nécessaire d'une civilisation trop longtemps prolongée, et donnant un vaste essor à l'industrie avant de connaître la méthode de répartition proportionnelle et garantie de *minimum* au peuple ; en d'autres termes, connaître le code naturel ou divin sur les relations industrielles.

Dieu fait des codes sociaux pour les insectes même ; aurait-il pu

manquer à en faire un pour le genre humain, bien plus digne de sa sollicitude que les abeilles, guêpes, fourmis ! Aurait-il donc créé les passions et les éléments de l'industrie, sans savoir à quel ordre il les destinait ? Il serait dans ce cas plus imprudent que nos ouvriers mêmes ; car un architecte qui rassemble des matériaux de construction, ne manque pas de faire préalablement le plan de l'édifice auquel il veut les employer.

Dieu a dû prévoir l'impéritie de nos législateurs, des Solon, des Justilien, des Montesquieu, des Target. Si ces hommes se croient capables de faire des codes sociaux, Dieu à plus forte raison sait en faire ; ils n'ont pour appui de leurs lois que la contrainte, les sbires et les gibets ; Dieu aurait pour appui des siennes l'attraction dont il est seul distributeur. Cent autres indices faisaient pressentir l'existence du code divin, il fallait donc en mettre au concours la recherche, et déterminer d'abord la méthode à suivre dans cette investigation.

Le code divin, pour être méthodique, doit statuer avant tout sur l'industrie qui est fonction primordiale, l'administration ne naît qu'à la suite : il faut donc chercher les lois de Dieu sur l'industrie, l'ordre qu'il a assigné aux travaux agricoles et domestiques.

Les publicistes au contraire ne se sont occupés pendant trois mille ans que du gouvernement, que des abus administratifs et religieux ; ils ont commencé depuis un siècle seulement à traiter de l'industrie, sans songer à en corriger les désordres. Soit inadvertance, soit erreur systématique, il est certain qu'ils en ont prôné les deux vices radicaux, *morcellement industriel* et *fraude commerciale* fardée du nom de libre concurrence.

La science est donc en fausse route ; au lieu de s'occuper à combattre les vices des deux branches dites agriculture et commerce, elle ne s'exerce que sur les deux branches dites gouvernement et sacerdoce, auxquelles on ne peut pas toucher sans causer des commotions et souvent des redoublements d'abus ; tandis qu'en corrigeant, par le système sociétaire, les vices du régime agricole et commercial, on opérerait en plein accord avec l'autorité, qui trouverait bien son compte dans le quadruplement de produit et dans la cessation de toutes les querelles de parti : elles seront regardées en pitié, dès qu'on aura passé au bonheur sociétaire.

Après cet exposé des vices généraux de l'industrie et de la science, il reste à parler des vices de détail et des erreurs de système. C'est un sujet qui exigerait un volume ; j'en vais donner seulement l'aperçu.

Nos économistes, confus de voir la ténacité et même le progrès de l'indigence, commencent à soupçonner que leur science est en fausse

route ; un débat s'est engagé dernièrement sur ce sujet entre MM. Say et Sismondi : le second, revenant de visiter les prodiges d'outre-mer, a déclaré que l'Angleterre et l'Irlande, avec leur industrie colossale, ne sont que de vastes amas de pauvres ; que l'industrialisme n'est jusqu'à présent que la région des chimères, M. J.-B. Say a répliqué pour l'honneur de la science ; mais à parler net, l'économie politique a été désorientée par la crise pléthorique de 1826 ; elle cherche à se justifier. Déjà l'on voit des chefs d'école, tels que feu Dulgald Stewart, dire que la science est bornée au rôle passif, que sa tâche est limitée à l'analyse du mal existant.

C'est agir comme un médecin qui dirait au malade : « Mon ministère consiste à faire l'analyse de votre fièvre, et non pas à vous en indiquer les moyens curatifs. » Un tel médecin nous semblerait ridicule ; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc :

Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts.

Si l'on admet ce rôle passif, cet égoïsme par lequel ils croient excuser l'impéritie de la science, ils seront encore très en peine de tenir parole, de donner l'analyse du mal ; parce qu'ils ne veulent pas en avouer l'étendue, confesser que tout est vicieux dans le système industriel, qu'il n'est en tout sens qu'un monde à rebours. Jugeons-en par un demi-aveu échappé récemment à M. de Sismondi : il a reconnu que la consommation s'opère en *mode inverse*, qu'elle se fonde sur les fantaisies des oisifs et non sur le bien-être du producteur ; c'est déjà un premier pas vers la sincérité analytique. Mais le mécanisme inverse est-il borné à la consommation ? n'est-il pas évident

Que *la circulation est inverse*, opérée par les intermédiaires nommés *marchands, négociants* qui, devenant propriétaires du produit, rançonnent le producteur et le consommateur, et sèment les désordres dans le système industriel par leurs menées d'accaparement, agiotage, fourberie, extorsion, banqueroute, etc. ;

Que *la concurrence est inverse*, tendant à la réduction des salaires, et conduisant le peuple à l'indigence par les progrès de l'industrie : plus elle s'accroît, plus l'ouvrier est obligé d'accepter à vil prix un travail trop disputé ; et d'autre part plus le nombre des marchands s'accroît, plus ils sont entraînés à la fourberie par la difficulté des bénéfices.

Voilà déjà trois ressorts dirigés en mode inverse, dans le mécanisme

industriel ; j'en compterai facilement trente (voyez 6<sup>e</sup> section) : pourquoi n'en avouer qu'un, celui de la consommation inverse ?

L'industrie présente une subversion bien plus saillante, c'est la *contrariété des deux intérêts collectif et individuel*. Tout industriel est en guerre avec la masse, et malveillant envers elle par intérêt personnel. Un médecin souhaite à ses concitoyens de bonnes fièvres, et un procureur, de bons procès dans chaque famille. Un architecte a besoin d'un bon incendie, qui réduise en cendres le quart de la ville, et un vitrier désire une bonne grêle qui casse toutes les vitres. Un tailleur, un cordonnier ne souhaitent au public que des étoffes de faux teint et des chaussures de mauvais cuir, afin qu'on en use le triple, pour le bien du commerce : c'est leur refrain. Un tribunal croit opportun que la France continue à commettre chaque année cent vingt mille crimes et délits à procès, ce nombre étant nécessaire pour alimenter les cours criminelles. C'est ainsi qu'en industrie civilisée tout individu est en guerre intentionnelle avec la masse ; effet nécessaire de l'industrie antisociétaire ou monde à rebours. On verra disparaître ce ridicule dans le régime sociétaire, où chaque individu ne peut trouver son avantage que dans celui de la masse entière.

De tous les indices qui devaient faire suspecter l'industrie actuelle, il n'en est pas de plus frappant que celui de l'échelle simple en répartition. J'entends par *simple*, une échelle qui ne croît que d'un côté et non de l'autre : en voici un exemple adapté aux cinq classes

	pauvre,	gênée,	moyenne,	aisée,	riche.
A	0	1	2	4	8
B	1	2	4	8	16
C	2	4	8	16	32
D	4	8	16	32	64
E	8	16	32	64	128

La ligne A représente l'origine des sociétés où la différence des fortunes était peu saillante, où la classe pauvre, figurée par *zéro*, n'existait pas.

À mesure que la fortune publique s'accroît, comme on le voit aux lignes B, C, D, E, il faudrait que la classe pauvre y participât selon la proportion indiquée dans chacune de ces lignes, c'est-à-dire que, dans un degré de richesse E, le riche ayant cent vingt-huit francs à dépenser par jour, le pauvre aurait au moins huit francs : dans ce cas l'échelle serait *composée*, croissant proportionnellement pour les cinq classes, et sans égalité.

Mais en civilisation l'échelle ne croissant que d'un côté, la classe pauvre en reste toujours à zéro, de sorte que si la richesse est parvenue au cinquième degré E, la classe riche obtient bien son lot de cent vingt-huit, et la pauvre, zéro seulement ; car elle a toujours moins que le nécessaire ; de sorte que l'échelle civilisée suit la ligne transversale 0, 2, 8, 32, 128 ; et la multitude ou classe pauvre, loin de participer à l'accroissement de richesse, n'en recueille qu'un surcroît de privations ; car elle voit une plus grande variété de biens dont elle ne peut pas jouir ; elle n'est pas même assurée d'obtenir le travail répugnant qui fait son supplice, et qui ne lui offre d'autre avantage que de ne pas mourir de faim.

Sous ce rapport, les peuples fainéants, comme l'Espagnol, sont plus heureux que les laborieux, car l'Espagnol est assuré de trouver du travail quand il lui plaira d'en accepter. Le Français, l'Anglais, le Chinois ne jouissent pas de cet avantage.

Je n'en conclus pas que le régime social de l'Espagne soit louable, tant s'en faut ; je veux seulement arriver au but qu'indique le titre de cet article, démontrer que tout est cercle vicieux dans l'industrie morcelée ou civilisée ; elle crée, par ses progrès, les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur ; il ne pourra naître que du régime d'attraction industrielle et répartition proportionnelle, selon la ligne E. Cette répartition est impossible, tant que l'industrie est répugnante ; il faut que le peuple reste dans l'extrême dénuement pour consentir à l'exercer. D'ailleurs, la civilisation produisant à peine le quart de ce que produira l'association, et peuplant outre mesure, il serait impossible d'assurer à ses fourmilières de populace un lot de *minimum*, ou honnête nécessaire.

On a si bien reconnu ce cercle vicieux de l'industrie, que de toutes parts on commence à la suspecter, et s'étonner *que la pauvreté naisse en civilisation de l'abondance même*. Je viens de décrire cinq vices, dont chacun isolément suffirait à produire ce désordre ; qu'est-ce donc lorsque les cinq vices agissent tous à la fois, et concurremment avec une cinquantaine d'autres non encore cités ? (Voyez 6<sup>e</sup> section.)

Après avoir constaté la nécessité d'un sort malheureux pour le peuple civilisé, remarquons que le progrès de l'industrie n'ajoute que peu ou point au bonheur des riches. Aujourd'hui la bourgeoisie de Paris a de plus beaux meubles, de plus beaux colifichets que n'en avaient les grands du XVII<sup>e</sup> siècle ; qu'est-ce que cela ajoute au bonheur ? Nos dames, avec leurs schalls-cachemires, sont-elles plus heureuses que n'étaient les Sévigné, les Ninon ? L'on voit à présent les petits bourgeois de Paris servis en

porcelaine dorée ; sont-ils plus heureux que les ministres de Louis XIV, les Colbert, les Louvois, qui avaient de la vaisselle de faïence ?

Il y a sans contredit jouissance réelle dans les perfectionnements commodes et salutaires, comme la soupente des voitures ; mais on est blasé au bout d'une semaine sur les raffinements de luxe visuel comme la porcelaine ; ils ne servent qu'à irriter la convoitise du pauvre qui s'imagine que la classe riche trouve un grand bonheur dans la possession de ces hochets. Ils ne seront utiles que dans l'ordre sociétaire, où ils auront la double propriété de stimuler l'attraction industrielle, et de multiplier les accords de passions qui sont une jouissance bien réelle, et qui s'étendront au pauvre comme au riche, malgré l'extrême inégalité des fortunes. Alors le plus pauvre des hommes aura beaucoup plus de jouissances que n'en a aujourd'hui le plus opulent monarque, parce que l'ordre, nommé Séries passionnées, crée les concerts sociaux ou plaisirs de l'âme, qui aujourd'hui sont à peu près inconnus des grands, et il élève les raffinements sensuels à une perfection dont le monde civilisé ne peut se former aucune idée.

L'industrie civilisée ne peut donc, je le répète, que créer les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur. Il sera au contraire démontré que l'excès d'industrie conduit la civilisation à de très grands malheurs, si on ne sait pas découvrir les moyens de progrès réel en échelle sociale. J'ai dit que notre politique n'avance qu'à la manière de l'écrevisse, tout en se vantant de progrès rapides. Ce sera un sujet assez digne de curiosité que l'analyse de cette rétrogradation à laquelle concourent les deux partis opposés,

LIBÉRAUX ET INDUSTRIALISTES,  
OBSCURANTS ET ABSOLUTISTES.

La différence entre eux est que le parti obscurant ne nie pas qu'il tend à ressusciter le X<sup>e</sup> siècle, tandis que le parti libéral se flatte de conduire à la perfection. C'est faux : il tend, par double voie, à faire rétrograder le char ; on verra dans les chapitres spéciaux, que la science n'a pas su élever l'état civilisé au seul progrès dont il était susceptible, c'était *l'ascension en quatrième phase*.

Chacune des périodes sociales, dite civilisée, barbare, patriarcale, sauvage ou autre, se subdivise en quatre phases analogues aux quatre âges de la vie : ce sont : 1<sup>o</sup> l'enfance, 2<sup>o</sup> l'adolescence, 3<sup>o</sup> la virilité, 4<sup>o</sup> la caducité. La quatrième phase, dite caducité, est parfois un progrès utile ; on en peut juger par l'Égypte, qui, en adoptant la tactique militaire, l'art

nautique et les sciences fixes, entre en barbarie caduque ou barbarie de quatrième phase, conduisant peu à peu à la première phase de civilisation. C'est donc un progrès réel, de ce qu'une nuit avancée est un acheminement vers le jour.

Si la civilisation savait passer de sa troisième phase, qui est l'état actuel, à sa quatrième phase qui n'est pas encore née, ce serait un changement très favorable, car on se rapprocherait de la période suivante, celle des garanties sociales, qui est l'échelon supérieur et contigu à la civilisation. Les garanties sont le bien que rêvent tous les philosophes, sans savoir y atteindre en aucun sens : pour s'élever aux garanties, il faut sortir de la civilisation, et monter à l'échelon suivant ; nos sciences, loin d'avoir su nous élever ainsi de période en période, n'ont pas même pu nous faire avancer dans la carrière civilisée, nous élever au moins de la troisième à la quatrième phase, dont j'expliquerai le mécanisme en 7<sup>e</sup> section.

Remarquons à ce sujet qu'après tant d'études sur la civilisation, l'on n'a pas encore songé à en faire l'analyse régulière, la décomposition en quatre phases, en assignant à chacune ses caractères spéciaux qui constituent la phase, tel que anarchie mercantile dans la troisième ; et en classant les caractères généraux qui règnent dans le cours des quatre phases, comme ligue des gros voleurs pour faire pendre les petits ; puis les caractères d'engrenage qui sont empruntés d'autres périodes : tel est le code militaire, qui est un emprunt sur la période inférieure, dite barbarie ; tandis que le régime des monnaies, seule relation où règne la garantie de vérité, est un emprunt sur la période supérieure, celle des garanties solidaires, qui n'est pas encore née.

En considérant que nos sciences ont oublié l'analyse de la civilisation, première étude qu'indiquait l'ordre méthodique, peut-on s'étonner qu'elles aient négligé beaucoup d'autres études, formant des sciences neuves et vastes, comme les suivantes, que je place en regard des classes de savants à qui elles sont attribuées :

MORALISTES	L'analyse de la civilisation.
POLITIQUES	La théorie des garanties solidaires.
ÉCONOMISTES	– – des approximations sociétaires.
MÉTAPHYSICIENS	– – de l'attraction passionnée.
NATURALISTES	– – de l'analogie universelle.

Lorsque chaque classe de savants manque ainsi sa tâche primordiale, il n'est pas surprenant qu'elle oublie de moindres détails, comme l'analyse du cercle vicieux de l'industrie qui, dans son système, pêche évidemment contre les quatre bases de sage politique, savoir :

*Attraction industrielle* applicable aux trois classes rétives, les enfants, les sauvages, les riches oisifs.

*Répartition proportionnelle* satisfaisant chacun en raison de ses trois facultés, capital, travail et talent.

*Équilibre de population* maintenue au-dessous du nombre qui amènerait la gêne des classes inférieures.

*Économie de ressorts*, ou réduction la plus grande des improductifs, commerçants et autres, dont le nombre est aujourd'hui si énorme, qu'il comprend les deux tiers des civilisés.

Les industrialistes esquivent ces problèmes, et cent autres qu'on pourrait proposer à ceux qui se flattent de perfectionner le système social par un progrès de la culture morcelée et de l'anarchie mercantile ou concurrence de fourberie. Les écrivains ne savent qu'encenser les vices dominants pour se dispenser d'en chercher le remède : sur les questions fondamentales, comme l'équilibre de population, l'on voit la science *passer outre*, en disant qu'on n'y peut rien comprendre. C'est ainsi que Stewart débrouille cette énigme de l'exubérance de populace, énigme reprise après lui par Wallace et Malthus, qui n'y ont pas compris davantage.

Les questions de politique sociale seront toutes insolubles, tant qu'on voudra spéculer sur le régime civilisé qui est un labyrinthe intellectuel, un cercle vicieux en tous sens ; mais que ne s'exerçait-on à inventer une nouvelle société ? C'était là une belle carrière pour tant d'écrivains qui se battent les flancs à chercher un sujet neuf.

Et lorsque par hasard ils mettent la main sur quelque idée neuve, comme celle d'*association industrielle*, ils se hâtent de l'obscurcir et l'embrouiller, en y accolant leurs vieux sophismes jusqu'aux plus ridicules, comme la *communauté des biens*, la *douce fraternité des vrais philanthropes*, tous unis d'opinion.

Loin de ces fadeurs morales que met en jeu la secte Owen, il faut, en régime sociétaire, autant de discords que d'accords : c'est même par les discords qu'on doit débiter ; et, pour former une phalange de séries passionnées (un canton sociétaire de dix-huit cents personnes), il faut faire éclater au moins cinquante mille discords, avant d'organiser les accords.



On peut juger par là combien notre siècle était loin des routes de l'association, en apportant à cette étude tous les faux jugements de la morale sur les passions et les voies d'harmonie sociale.

L'industrialisme étant, je l'ai dit, la plus récente de nos illusions scientifiques et la plus accréditée, j'ai dû la réfuter avant d'entrer en matière, en désabuser les partisans, leur montrer le cercle vicieux de ces efforts mal dirigés, de cette industrie opérant sans but ni méthode.

Mais pourquoi tant d'impéritie chez des hommes si savants, si habiles écrivains ; pourquoi leur beau talent n'a-t-il abouti qu'à nous jeter de Charibde en Scylla ? *C'est qu'ils marchent sans boussole dans un labyrinthe.*

Rappelons à ce sujet leur principe sur l'analogie (SCHELLING cité précédemment). S'il existe unité et analogie dans le système de la nature, nous devons avoir en politique deux boussoles comme en matériel. Les navigateurs ont, pour se diriger, l'aiguille aimantée et les astres ; il faut que la politique sociale ait de même ses deux guides, sa boussole et sa contre-boussole. Il n'y aurait plus d'unité de système ni d'analogie, si Dieu n'avait pas pourvu le monde social comme le monde matériel de deux guides pour diriger sa marche. Avant de désigner ces deux boussoles sociales, il faut faire entrevoir leur absence et les efforts de l'esprit humain pour les découvrir, soit en industrie, soit en administration.

EN INDUSTRIE. Je choisis pour indice les vocations naturelles et l'art de les faire éclore. C'est un art profondément inconnu ; on en va juger par un fait récent.

Un jeune charretier de vingt-trois ans conduisait des métaux à l'usine de MM. Manby et Vilson, à Charenton. L'aspect de cet atelier, qu'on dit effrayant, le charma et développa sa vocation, son *attraction industrielle* méconnue jusque-là de ses parents et de lui-même ; il s'engagea dans ce genre de travail, et il y fit un progrès si rapide, qu'au bout d'un an il put remplacer un ouvrier très précieux qu'on payait vingt-deux francs par jour.

Dans ce petit événement, que de griefs contre nos méthodes industrielles, nos théories d'éducation, de perfectionnement et étude de l'homme ! Pourquoi ne savent-elles pas discerner et faire éclore dès le bas âge les vocations industrielles de chaque enfant, l'appliquer aux divers emplois où la nature l'appelle ? Voilà ce qui est impossible à la civilisation ; elle veut faire de Métastase, un portier ; de J.-J. Rousseau et de Franklin, deux ouvriers obscurs. Ce n'est que par des coups de hasard infiniment rares, qu'on voit quelques industriels sauvés de cette

absorption, et placés souvent très tard au poste que l'instinct leur assignait : ce charretier ne trouva le sien qu'à vingt-trois ans, et ce fut par effet du hasard.

Il est donc évident qu'il nous manque une boussole, une clé pour déchiffrer ce grimoire des attractions et vocations industrielles ou scientifiques : on ne peut les faire éclore que par emploi des Séries passionnées, qui sont la boussole principale en toute branche de mécanique sociale et surtout en éducation.

Le problème qui va être résolu sur ce sujet est de faire éclore non pas *une* mais *vingt* vocations, chez tout enfant âgé de *trois ans* ; dès l'âge de quatre ans il devra figurer déjà très adroitement dans une vingtaine de Séries industrielles, et y gagner plus que ses frais de nourriture et entretien ; y exercer alternativement toutes ses facultés matérielles et intellectuelles, donner à toutes un essor complet.

Au lieu de vingt vocations écloses et en plein exercice à l'âge de quatre ans, on ne trouve souvent, chez le civilisé, aucune vocation éclore à vingt ans. S'il est plébéien, ses parents l'appliquent forcément à un travail *hors d'instinct*, où il végétera, car tout individu devient un pauvre sujet quand il n'est pas au rôle que la nature lui assigne. S'il est de la classe aisée, il n'aura peut-être pas un état à trente ans ; sur cent jeunes gens qu'on envoie aux universités, aux écoles de droit et de médecine, il en est à peine vingt qui réussissent.

L'éclosion des vocations, l'art de les développer dès le bas âge, est l'écueil de nos sciences ; il dénote que nous n'avons point de boussole en direction des instincts, même en exercice de l'agriculture ; elle est présentée aux enfants villageois, de manière à n'exciter que leur répugnance. Nos sciences, en éducation industrielle comme en tout, sont visiblement hors des voies de la nature ou attraction ; et il est clair qu'il faut recourir à une science neuve, pour obtenir une boussole de direction industrielle : c'est la *Série passionnée*. Quand elle est régulièrement formée selon les règles que j'exposerai en 1<sup>re</sup> section, l'homme, depuis le berceau jusqu'à l'âge décrépît, est toujours entraîné aux fonctions où il peut servir à la fois l'intérêt public et le sien, et donner la plus sage direction à ses facultés corporelles et intellectuelles.

Il est une seconde boussole sociale à déterminer, car la nature n'en donne pas une seule, mais deux en tous genres : elle nous doit donc la contre-boussole en mécanique sociale. Je vais d'abord en signaler l'absence :

EN ADMINISTRATION. L'instinct nous a fait découvrir le germe des

garanties naturelles (garantie de vérité et d'économie), et l'on n'a su l'appliquer qu'au système des monnaies, seule relation où règnent la vérité et l'économie. Or qu'est-ce que le système des monnaies ? C'est une régie fiscale à deux contrepoids formés par le change et l'orfèvrerie : leur concurrence maintient le gouvernement dans les voies d'économie et de vérité ; c'est donc le système qu'il aurait fallu appliquer à tout l'ensemble du mécanisme commercial et administratif, pour y introduire les garanties d'économie et de vérité.

Le régime des monnaies est un monopole, mais un monopole *composé*, à double contrepoids ; en cela il diffère pleinement du monopole *simple* comme celui des tabacs, qui est l'arbitraire sans contrepoids.

Nous avons donc sous la main une des deux boussoles sociales, c'est le monopole composé que l'instinct a fait découvrir à tous les gouvernements ; ils n'ont pas su l'appliquer au commerce, et s'en emparer pour le bien des peuples qui ont besoin d'une garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation.

Dupe des sophismes de liberté, l'administration s'est laissée frustrer de la plus belle portion de son domaine : elle abandonne le commerce aux particuliers, à la concurrence de fourberie, à l'anarchie mensongère et complicative.

Laquelle des deux méthodes est préférable, ou de la garantie qui règne dans le monopole des monnaies, ou de la liberté anarchique du commerce qui augmente chaque jour le nombre de ses agents, l'absorption de capitaux, les entraves de fourberie et la complication de mécanisme ? Pour en juger, il faudrait mettre pendant quelque temps la monnaie en régime commercial, en libre concurrence. L'on aurait bientôt dans chaque empire vingt mille fabricants de monnaie, qui en protestant de leur loyauté selon l'usage commercial, distribueraient à l'envi des monnaies de faux titre : toutes les transactions seraient entravées, l'industrie tomberait dans le chaos.

De là il est évident que la garantie industrielle réside dans le MONOPOLE COMPOSÉ ou *régie fiscale à double contrepoids*, et que le régime de concurrence mensongère est l'absence de toute garantie. C'est donc le monopole composé qui est la deuxième boussole sociale ; son application au commerce nous aurait ouvert une issue de civilisation et nous aurait élevés à la période des garanties solidaires, qui est l'échelon intermédiaire entre l'état civilisé et l'état sociétaire.

Ainsi nos philosophes, dans leurs rôles de garantie sociale, vont chercher bien loin le trésor qu'ils ont sous la main, et dont ils voient le germe

dans la plus remarquable de nos relations, celle des monnaies, exercée par monopole à double contrepoids.

Ils ont sur les contrepoids sociaux des idées confuses ; ils raisonnent sans cesse de balance, contrepoids, garanties, équilibre ; mais héritiers des travers de la philosophie ancienne, ils veulent introduire dans l'administration ces contrepoids qu'il faut placer dans l'industrie.

Cette fausse marche ne peut amener que des désordres : les gouvernements qu'on veut enchaîner par des constitutions, résisteraient toujours avec plein succès. La réforme ne doit porter que sur l'industrie. Dès qu'elle sera organisée en mécanisme de garantie ou d'association, tout gouvernement trouvera son intérêt à réprimer les abus qu'il protège en civilisation.

C'est donc sur l'industrie seule que les réformateurs auraient dû porter leurs vues ; et pour se diriger dans cette carrière, il aurait fallu faire usage de l'une des deux boussoles :

Ou du *Monopole à double contre-poids*, qui existe déjà en germe, et qui, par son extension, aurait conduit à la période des garanties sociales ;

Ou des *Séries passionnées* : dont l'invention plus difficile aurait conduit à l'association, destin ultérieure de l'humanité. (Les garanties ne sont qu'une transition, un état mixte entre la destinée malheureuse dite civilisation et la destinée heureuse ou état sociétaire.)

L'invention du monopole composé était mieux adaptée à l'esprit de notre siècle, qui se bat les flancs pour lutter contre un monopole simple exercé par l'Angleterre sur le commerce maritime. Cette tyrannie industrielle serait tombée comme toutes les autres devant le monopole composé, et l'Angleterre même y aurait trouvé du bénéfice. Cette invention eût illustrée la science dite économie ou économisme, qui préfère lâcher pied, et prétend que sa tâche se borne à l'analyse de l'ordre existant : que n'a-t-elle tenu au moins cet engagement, en donnant l'analyse du commerce qui nous aurait révélé d'étranges turpitudes ! (Voyez chap. 43 et 44.) On en aurait conclu à la réforme de ce cloaque de vices, de ce mécanisme inepte qui, par le concours de soixante caractères malfaisants, tels que les cinq déjà cités, consommation inverse, circulation inverse, concurrence inverse, etc., fait de l'industrie un trébuchet pour les peuples, et augmente à la fois leur misère et leur dépravation. L'on prétend que les hommes ne sont pas plus faux qu'ils n'étaient jadis ; cependant on pouvait, il y a un demi-siècle, se procurer à peu de frais des étoffes de bon teint et des comestibles naturels ; aujourd'hui l'altération, la fourberie

dominant partout. Le cultivateur est devenu aussi fraudeur que l'était jadis le marchand. Laitages, huiles, vins, eaux-de-vie, sucre, café, farines, tout est falsifié impudemment. La multitude pauvre ne peut plus se procurer de comestibles naturels ; on ne lui vend que des poisons lents, tant l'esprit de commerce a fait de progrès jusque dans les moindres villages.

Lorsque le parti obscurant s'autorise de ce résultat pour motiver ses vues de rétrogradation, il peut se croire bien fondé, surtout depuis la crise pléthorique de 1826. Toutefois c'est une ressource méprisante et dangereuse que l'obscurantisme dans les conjonctures présentes ; il était un rôle brillant dont les adversaires du libéralisme n'ont pas su s'emparer ; ils auraient dû faire ce que les libéraux ne savent pas faire, *avancer en échelle sociale*, opérer un progrès réel par la réforme du système commercial, opération très facile qui, en France, donnerait un revenu de deux cents millions au fisc, et d'un milliard à la nation ; puis un avantage plus précieux encore, la garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation que l'anarchie complique au degré scandaleux : depuis un demi-siècle, le commerce a élevé au quadruple le nombre de ses agents, pour un travail qui n'a que peu ou point varié ; la fourberie s'est accrue en même rapport ainsi que l'absorption de capitaux.

Si les obscurants avaient su inventer cette opération, appliquer au commerce le système monétaire, le *monopole composé* ou régie fiscale à double contre-poids, ils auraient enlevé aux libéraux la faveur de l'opinion, et auraient pu leur dire : « C'est nous qui conduisons l'état social au perfectionnement : vous ne saviez que le faire rétrograder en vous prosternant aux pieds du veau d'or, en prostituant votre faconde à encenser un régime d'anarchie et de fourberie mercantile, au lieu de vous évertuer à chercher le mode commercial véridique. »

Terminons en remarquant que les sophistes qui prétendent fonder l'association ou qui écrivent sur ce sujet, n'ont aucune connaissance des deux boussoles, pas même de la deuxième dite monopole à double contrepoids, qui est au milieu de nous comme un diamant inaperçu et foulé aux pieds.

D'autre part ces praticiens et théoriciens tombent tous dans le vice d'irréligion scolastique, l'erreur d'attendre de la raison humaine dite législation, des connaissances qu'il faut demander à la raison divine, par étude de l'attraction ou *loi naturelle*.

Au lieu d'incliner à cette étude, on voit les réunions soi-disant sociétaires s'engager dans la controverse politique et religieuse. Quelques-uns

en viennent presque à faire scission avec Dieu ; tels sont les Owenistes qui lui retranchent le culte public. Il suffirait de cette pitoyable innovation pour prononcer, même avant de connaître leurs dogmes et méthodes, qu'ils n'ont aucune connaissance en association.

S'ils avaient entrevu en quelque point ce mécanisme, ils sauraient que dans l'état sociétaire, l'amour de Dieu devient passion ardente chez tous les humains : jouissant à chaque instant de nouveaux plaisirs, et voguant sur un océan de délices, ils éprouveront le besoin d'adresser à toute heure des hommages au créateur d'un si bel ordre. Loin de se ralentir dans l'exercice du culte divin, ils s'en feront un charme habituel. Les assemblées religieuses dans les temples ne suffiront pas à leur gratitude ; ils voudront encore, dans les groupes de travail et de plaisir, voir au milieu d'eux quelque emblème du bienfaiteur du monde, l'associer en quelque façon à leur bonheur, et entonner dans toute réunion un hymne à sa louange.

Les athées mêmes, en voyant le chef-d'œuvre de la sagesse divine, l'harmonie des passions et des caractères antipathiques, l'industrie devenue attrayante pour les Sybarites mêmes ; les enfants, dès le plus bas âge, entraînés constamment au bien ; l'excellence des impulsions données par l'attraction ; les athées, dis-je, en voyant ces merveilles, feront trophée de se rallier à l'esprit religieux ; ils seront les plus ardents à proclamer la gloire de Dieu et l'opprobre des lois civilisées ; elles paraîtront ce qu'elles sont réellement, une œuvre de l'esprit infernal. Ces lois qui n'ont su qu'avilir la vertu, en assurant au vice tous les succès, ont fait naître les doutes sur la Providence dont on ne voyait aucune empreinte dans les perfidies du régime civilisé, dans les honteux résultats d'une industrie qui fait le supplice des êtres condamnés à l'exercer, et rabaisse l'homme policé bien au-dessous du sauvage et de l'animal.

Je regrette que la nécessité d'abrégé m'oblige à supprimer beaucoup de notions préliminaires : il aurait surtout convenu de donner aux savants et artistes un exposé des immenses richesses et du lustre dont ils jouiront dans le nouvel ordre. Ils sont fort enclins à s'ombrager des découvertes, ils craignent qu'une science neuve ne nuise à leur commerce de systèmes. Obligés de ramper pour obtenir quelque chétif émolument, ils traitent de vision l'idée d'un ordre où les savants et artistes figureraient aux rangs supérieurs, et gagneraient aisément les trésors que l'état civilisé ne donne qu'aux agioteurs et aux intrigants.

Quelle est leur duperie de se passionner pour un ordre de choses où ils

occupent le dernier rang, car il n'est rien de plus asservi, bâillonné, humilié que les savants et artistes ! Ils vantent l'auguste vérité comme la meilleure amie des humains ; elle n'est guère amie des philosophes ; car, s'ils osent la faire entendre, ils sont dépouillés ou persécutés, comme les Villemain, Lacretelle, Michaud, les Legendre, Tissot, Lefèvre-Gineau, etc. Je m'engage à leur démontrer que, dans l'état sociétaire où ils jouiront d'une pleine liberté, il leur sera plus aisé de gagner des *millions* qu'aujourd'hui des mille francs et que le moindre magister de village y deviendra un homme précieux, à plus forte raison les hommes capables de diriger en quelque branche l'école normale d'une province. Il faut, dans l'état sociétaire, que le peuple soit éclairé, initié aux sciences et aux arts ; c'est un moyen de fortune générale : dès lors les obscurants actuels seront empressés de répandre l'instruction.

Les tableaux de cette fortune prochaine des savants seraient trop éblouissants pour des hommes façonnés au mal-être ; ils soupçonnent toujours de l'exagération, et croient que je mets, comme les financiers, des zéros de trop ; il n'en est rien, tout sera bien arithmétiquement démontré : loin d'enfler les comptes, je suis dans l'usage de réduire de moitié la somme, et l'on verra qu'une seule des nouvelles sciences, *l'analogie*, doit rendre aux auteurs un bénéfice de *cinq à six millions de francs par feuille de seize pages* : elle contiendra au moins trois mille volumes de la dimension de celui-ci, et paraîtra feuille par feuille pour satisfaire l'impatience générale : ce ne sera qu'une branche des profits énormes que l'état sociétaire assure aux savants et artistes.

Ils ont bonne grâce après cela de s'accrocher à leur mesquin budget de quatre cent mille francs dans Paris ! C'est imiter un misérable qui, appelé à recueillir un brillant héritage, habiter un hôtel et renoncer à sa cabane, penserait qu'il va mourir de faim, quand il n'aura plus ses pots de terre et ses cuillers de bois.

On peut excuser les médecins de s'alarmer du magnétisme, parce qu'il réduirait dans divers cas leur domaine sans présenter de compensation ; il n'en est pas ainsi du calcul de l'Attraction, qui est un Pactole pour tous les savants et artistes.

En passant à cette théorie, je ne puis mieux fixer l'attention du lecteur qu'en lui rappelant le but où elle doit nous conduire : elle donnera la richesse et de plus le bonheur, qu'on n'obtiendrait pas de la seule richesse, et qui consiste dans le plein développement des passions. C'est un bien dont les plus opulents sont encore très éloignés ; on va se convaincre que

le plus heureux d'entre eux, tel qu'un monarque puissant, jeune, beau et robuste, ne peut pas parvenir au degré de bonheur dont jouira, dans l'état sociétaire, le plus pauvre des hommes de même âge et même santé. Là se termineront toutes les controverses philosophiques sur le vrai bonheur : on va reconnaître qu'il n'est pas fait pour la civilisation, et que les Sybarites les plus vantés sont encore infiniment loin du bonheur.